Recherches archéologiques en Gaule en 1946

Raymond Lantier

► To cite this version:

Raymond Lantier. Recherches archéologiques en Gaule en 1946. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1948, 6 (1), pp.257-287. 10.3406/galia.1948.2091 . hal-01919400

HAL Id: hal-01919400

<https://hal.science/hal-01919400>

Submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

CHRONIQUE DES PUBLICATIONS

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN GAULE EN 1946 ⁽¹⁾

I

GÉNÉRALITÉS

Un petit volume de la collection « Que sais-je? » résume à l'usage du grand public l'histoire des Gaulois². En suivant trop exactement ses grands devanciers, Camille Jullian, Henri Hubert, Albert Grenier, son auteur a négligé de compléter son information et ce petit livre n'est pas exempt de lacunes. On y chercherait en vain l'exposé du rôle joué par les Celtes dans le grand mouvement que caractérisent les champs d'urnes, aussi bien que les relations de l'Aquitaine avec l'Espagne, qui ont introduit dans cette province une civilisation de caractère posthallstattien. Bien que cité dans la bibliographie, il ne semble que M. Thevenot ait retiré tout l'enseignement que comportait, sur le culte des héros dans la religion celtique, le précieux petit livre de M.-L. Sjoestedt, *Dieux et héros des Celtes*. Pourquoi aussi avoir négligé pour l'architecture et la sculpture tous les enseignements qu'apportent les fouilles d'Entremont? L'intérêt de ces petits livres est justement de mettre à la disposition des lecteurs, non seulement le résumé des travaux antérieurs, mais de lui faire connaître aussi les nouveautés. Comme suite à son livre sur la Gaule Celtique, M. A. Grenier a publié (collection « Connais ton Pays ») une mise

au point de l'histoire de la civilisation gallo-romaine, où on retrouve les qualités de méthode et d'exposition qui rendent attrayante la lecture de ces petits volumes³.

Parmi les guides, signalons au moins pour leurs illustrations les deux fascicules consacrés l'un à Trégastel⁴, l'autre à la Côte d'Azur⁵, et un rapide inventaire des collections préhistoriques, gallo-romaines et mérovingiennes du Musée de l'Hôpital Saint-Jean à Angers⁶. J'ai donné dans le *Bulletin des Musées de France*⁷, la liste des principales acquisitions faites par le Musée des Antiquités Nationales, de 1939 à 1945.

Une importante contribution à l'histoire de l'archéologie dans notre pays a été apportée par M. Ch. Picard⁸, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comment l'illustre compagnie, à travers trois siècles de son exis-

(3) ALBERT GRENIER, *La Gaule, province romaine*, coll. « Connais ton Pays », Paris-Toulouse, Didier, 1946.

(4) *Trégastel cité préhistorique*, édité par le Syndicat d'initiative de Trégastel (Côtes-du-Nord), Lannion, Augel, 1946, in-8°, 16 p., fig.

(5) *Nice et Monaco. La Côte d'Azur de Menton à Cannes. Documentation générale*. Brochure offerte aux membres du 65^e congrès de l'AFAS, Nice, Gimello, 1946, in-8°, 142 p., 16 pl.

(6) HENRY DE MORANT, *Ville d'Angers. Le Musée archéologique Saint-Jean*, Angers, éd. de l'Ouest, 1945.

(7) T. XI, 1946, n° 2, p. 26-28.

(8) *Les recherches d'archéologie à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1739-1945)*, Institut de France, séance annuelle des cinq Académies, Paris, Firmin-Didot, 1945.

(1) Voir *Gallia*, I, 1943, pp. 189-229; II, 1943, pp. 228-263; III, 1944, 263-292; IV, 1946, pp. 320-353; V, 1, 1947, pp. 197-227.

(2) EMILE THEVENOT, *Histoire des Gaulois*, Coll. « Que sais-je? », n° 206, Paris, Les Presses universitaires de France, 1946.

tence, a-t-elle contribué à organiser la recherche archéologique? Un long et fertile chemin a été parcouru depuis 1663, date à laquelle Colbert détacha de l'Académie Française la « Petite Académie ». L'histoire de l'Académie est le miroir fidèle des changements d'aspect et d'intérêt de nos historiens depuis trois cents ans.

Des précisions sur le rôle joué par les préhistoriens du Midi de la France dans les premières recherches relatives à l'ancienneté de l'Homme, sont apportées par une lettre de Jules de Christol au Docteur Buckland, d'Oxford, datée de Montpellier, le 30 août 1928, traitant des découvertes dans les grottes, et en particulier dans celle de Bize (Aude) ¹.

L'intéressante figure de Jean-Baptiste Ramus a été évoquée par le comte A. Le Pelletier d'Aunay ². Ce portrait complète ceux des premiers préhistoriens français, au moment où on se prépare à commémorer le centenaire de la publication des *Antiquités antédiluvienne*s de Boucher de Perthes.

Au martyrologe de nos antiquités nationales, il faut encore ajouter le célèbre marbre de Torigny (Manche), retrouvé, non sans dommages, dans les ruines de l'Hôtel de Ville de Saint-Lô, et les bijoux mérovingiens du trésor d'Airan (Calvados), gravement détériorés par les bombardements qui amenèrent la destruction de la bibliothèque de Falaise, dans les caves de laquelle on avait cru assurer leur protection ³.

Il serait à souhaiter que les Sociétés savantes de nos départements, dont les procès-verbaux de séances ne sont pas tous encore publiés, suivent l'exemple de la Commission archéologique de Narbonne qui vient d'éditer ⁴ les comptes rendus de ses réunions depuis 1842 jusqu'à 1889, date à laquelle commence la publication de son bulletin. L'absence de

tables analytiques ne facilite pas la consultation de ce recueil documentaire, très utile pour la localisation d'anciennes découvertes, faites à Narbonne et dans la région. Pour le Gévaudan ⁵ et pour le Nivernais gallo-romain ⁶, on dispose maintenant de deux bibliographies générales.

II

PALÉOLITHIQUE ET MÉSOLITHIQUE

A la suite des découvertes archéologiques faites sur l'ensemble de l'ancien continent, il a été nécessaire de procéder à une révision des opinions émises sur les humanités paléolithiques. Le Docteur H.-V. Vallois ⁷ reprend l'étude du squelette de Chancelade, dont l'assimilation au groupe eskimo (théorie de Sollas) soulève de sérieuses objections. Cet Homme diffère moins qu'on ne le supposait des Hommes du Paléolithique supérieur et se rattache étroitement aux Mésolithiques de Téviec (Morbihan), et « ce n'est pas un Asiatique isolé chez nous; il est bien en place parmi nos contemporains » (p. 119).

Les ressemblances avec les Esquimaux peuvent s'expliquer par le fait que ceux-ci tirent leur origine d'une branche d'Hommes paléolithiques apparentés aux Magdaléniens. Les unes et les autres auraient eu des caractères communs, persistant chez les Esquimaux dans la mesure où ceux-ci n'auraient pas subi l'extrême spécialisation de ce rameau. Les découvertes faites dans la grotte supérieure de Choukoutien, ont fait connaître, en effet, plusieurs crânes d'Hommes fossiles dont un, qualifié d'esquimoïde, ressemble plus en réalité à un Chancelade qu'à un Eskimo. Il ne faut pas oublier également que les Néanderthaloïdes ne sont plus seulement localisés en Europe, mais qu'ils se rencontrent, au Paléolithi-

(1) Comte BÉGOUËN, *Bull. com. archéol. Narbonne*, XXI, 1943-6, p. xciv-cl.

(2) Jean-Baptiste Ramus (1832-1894), *Sa vie, son œuvre, sa correspondance*, Aurillac, U.S.H.A., 1946.

(3) *Bull. soc. antiq. Normandie*, XLI, 1946, 520, 631-633.

(4) *Comm. archéol. de Narbonne. P.-V. des séances de 1842 à 1889*, 1944.

(5) Marius BALMELLE, *Bibliographie du Gévaudan*, 2, *La Lozère préhistorique...*, Mende, H. Chaptal, 1946.

(6) Léon MIRER, *Bibliographie archéol. du Nivernais*, dans *Gallia*, IV, 1946, pp. 313-315.

(7) *Nouvelles recherches sur le squelette de Chancelade*, dans *L'Anthropologie*, 50, 1946, p. 165-202.

que moyen, largement répartis sur l'ancien continent. Les trouvailles de Choukoutien autorisent à supposer qu'une semblable répartition de l'Humanité a pu se produire pendant le Paléolithique supérieur; les races d'abord identifiées en France, puis étendues ensuite à toute l'Europe, occupaient aussi une grande partie du continent asiatique. Les ressemblances entre les Hommes de Chancelade et les Eskimos s'expliqueraient alors sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir une hypothétique migration de ceux-ci à la suite du Renne. Le squelette de la station des Grenouilles à Veyrier (Haute-Savoie) a fait l'objet d'une étude anthropologique¹, ainsi que les ossements humains de Ferrussac et des Barraquettes (Hérault)². Les caractères différentiels des os longs chez certaines populations préhistoriques de France ont été enregistrés par le Docteur H.-V. Vallois³.

Des inventaires ont été publiés pour les stations préhistoriques de l'Aveyron⁴, des Pyrénées basques⁵, de l'Absie⁶ et du Bassin de Paris⁷.

Les récentes recherches sur les niveaux marins et la position des industries par rapport aux anciennes plages, spécialement dans la Péninsule ibérique, au Maroc et en Afrique orientale et, par comparaison sur le pourtour de la Méditerranée et les côtes de l'Atlantique, complètent les informations données par les fouilles dans les terrasses fluvio-glaciaires et fluviales⁸. Dans l'ancien monde, les

plus anciennes industries humaines sont associées à des niveaux siciliens, et celles qui les suivent s'étagent à chaque niveau ultérieur. Les variations locales que l'on constate dans l'évolution des industries n'infirment en rien la constance de cette corrélation mondiale.

Reprenant l'étude des classifications du Clactonien de La Hève (Seine-Inférieure), M. Duteurtre⁹ essaie de le situer dans la chronologie du Paléolithique ancien. Réplique des outillages de Clacton-on-Sea, de Swanscombe et de Warren Hill, qui offrent un même procédé de taille et un plan de frappe identique, le plus ancien Clactonien, caractérisé par la rudesse de ses éclats, ses pointes à main, ses trièdres courts et épais, ses franchets et ses amandes monofaces, correspond au Pré-abbeyvillien de M. Breuil. Le Clactonien I est contemporain de l'Acheuléen, le Clactonien II de la seconde phase de la fin de l'Acheuléen et du Moustérien. Toujours à propos de la chronologie paléolithique, on peut se demander s'il est bien exact de considérer le Levalloisien typique, trouvé à Oissel (Seine-Inférieure), dans un niveau loess-lehm, comme un Moustérien typique et non comme une entité indépendante de celui-ci¹⁰.

En Charente, dans une petite vallée tributaire de la Tardoire, au voisinage des grottes de la Chaise et de Montgaudier, s'ouvre la grotte de Fontéchevade. Les fouilles de M^{lle} Germaine Henri-Martin¹¹ ont fait connaître dans cette station l'existence d'un dépôt d'une épaisseur maxima visible de sept mètres environ sur le talus. A l'intérieur de la grotte, il est séparé des horizons supérieurs par un plancher stalagmitique. Le talus a donné une très grossière industrie, offrant des affinités avec le Clactonien à plan de frappe oblique et bulbe saillant, comprenant trois types d'instruments, une pointe ou essai de fabri-

(1) R. PITTARD et R. SAUTER, *Archives suisses d'anthropologie générale*, XI, 2, 1945, extr. 50 p., 42 fig.

(2) P. ROYER, *Bull. et mém. soc. d'anthrop. Paris*, XI, 9^e sér., 1942, p. 23-30, 31-37.

(3) *Ibid.*, IV, 9^e sér., 1943, p. 1-26.

(4) Louis BALSAN, *Spéléologie du département de l'Aveyron. Essai d'inventaire géographique descriptif et bibliographique*, Ro-dez, P. Carrère, 1946.

(5) *Ikuska*, publiée par l'Institut basque de recherches (section d'anthropologie), nov.-déc. 1946, p. 24-40.

(6) MICHONNEAU, *Bull. soc. antiq. Ouest*, 3^e sér., 14, 1946, p. 14 sqq.

(7) J. BLANCHARD, *La géologie du Quaternaire et la préhistoire dans le Bassin Parisien*, dans *Paris*, 1946, p. 27-38.

(8) H. BREUIL, *Annuaire du Collège de France*, 1946, p. 121-124.

(9) *Bull. Soc. normande ét. préhist.*, 34, 1946, p. 51-53.

(10) R. VAUFREY, *Considérations de chronologie paléolithique. A propos du gisement d'Oissel*, dans *Bull. soc. norm. ét. préhist.*, 34, 1946, p. 55-71.

(11) Note préliminaire sur un niveau tertiaire dans la station préhistorique de Fontéchevade (Charente), dans *BSPE*, XLIII, 1946, p. 179-182; 86-87.

cation tendant à la pointe moustérienne, des éclats de diverses grosseurs et un outil multiforme presque isodiamétral. Cette industrie tayacienne, découverte en position stratigraphique sous un Moustérien à faune chaude, et dont les éclats de technique clactonienne évoluent vers le Moustérien, avait déjà été rencontrée à La Quina (Charente) par le Docteur Henri-Martin, qui la considérait comme un facies prémoustérien. Les découvertes de Fontéchevade n'apportent pas seulement de très importantes précisions sur la position stratigraphique du Tayacien, elles permettent aussi de préciser les conditions climatiques contemporaines de cette industrie. Les espèces les plus caractéristiques de la faune sont *Rhinoceros Merck*, *Dama sp.*, *Cuon*, *Testudo graeca*, indices d'un climat tempéré chaud.

L'existence d'une industrie levalloisienne a été constatée à Pierrefitte-aux-Bois (Loiret) ¹ et à Saint-Leu (Seine-et-Marne) ²; à la sablière du Gros-Chêne, à l'ouest de Cesson, sur le versant méridional d'une dune stampienne et sous des horizons appartenant au Néolithique et au Paléolithique supérieur, s'étendent des niveaux de l'Acheuléen III, du Levalloisien VI, dans un remplissage de dépôts éoliens et de ruissellement.

Dans la région toulousaine, les ressources en matières premières pour la fabrication de l'outillage sont constituées par les galets alluvionnaires de la Garonne et, principalement, par les quartzites de la vallée de l'Hère ³. Quelques silex de second choix, des cherzolites, des serpentines et des stéatites sont de provenances pyrénéennes. Les importations sont très peu nombreuses, et l'industrie languedocienne est fonction du milieu physique, caractère qui permettrait peut-être de reconnaître dans les porteurs de cette culture plutôt des sédentaires que des nomades. Dans cette région, les hauteurs de Beauchalot et de Lestelle ont donné un abondant matériel

de quartzites taillés, coups de poing, palets-disques, pointes et hachoirs languedociens ⁴.

M. R. Sauter ⁵ consacre une monographie aux niveaux moustériens et aurignaciens de l'abri sous roche du Bonhomme et établit des comparaisons avec les niveaux contemporains des stations de la Dordogne et de la Charente. Le Docteur L. Pradel ⁶ précise certaines particularités communes aux gisements de surface moustériens de tradition acheuléenne de Varlet et de Montmaur; nombreux bifaces, dont quelques-uns à arêtes et grattoirs concaves. Une pointe moustérienne, la seule de la région, a été recueillie à Rochefrejouix (Vendée) ⁷. Dans le pays narbonnais, M. Ph. Hélène ⁸ a repris les fouilles dans la grotte de La Cruzade (Aude); exploration des niveaux inférieurs et du couloir. Dans le fond de la station, au-dessus de la couche de sable limoneux, d'origine fluvatile, cinq niveaux ont été reconnus: 1° deux horizons de foyers avec Cheval, Boeuf et quelques petits Cervidés, outillage du Moustérien ancien; 2° limon stérile, surmonté de restes de foyers; Ours des cavernes, Hyène, Cheval, Cervidé et outillage moustérien typique; 3° dépôt d'inondation avec Ours. La grotte alors a servi de repaire. Quelques rares vestiges de Moustérien de tradition acheuléenne; 4° foyer puissant, avec prédominance dans la faune du Lapin, d'Oiseaux, puis de Renne, Ours, Hyène, de petits Carnassiers; outillage de l'Aurignacien moyen; 5° couche noire puissante avec pièces aziliennes et néolithiques. On accueillera avec prudence l'annonce de la découverte, sur les parois de la grotte, de figures humaines ou animales, sculptées ou gravées. Ce ne sont vraisemblablement que des accidents na-

⁴ L. MICHART, *ibid.*, p. 27.

⁵ La station paléolithique du « Bonhomme » (collon de Rebières, Dordogne). Industries moustérienne et aurignacienne. *Cahiers de Préhistoire et d'Archéologie*, II, Genève-Nyon, 1946.

⁶ Le gisement de surface moustérien de tradition acheuléenne de Varlet (cne de Coussay-les-Bois, Vienne), dans *BSPF*, XLIII, 1943, p. 220-233.

⁷ L. ROULLON, *ibid.*, p. 271-272.

⁸ Rapport à la Commission des Fouilles.

⁽¹⁾ R. BORTOL, *Bull. archéol. et hist. Orléanais*, XXIV, 1942, pp. 251-252.

⁽²⁾ James BAUDET, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 142.

⁽³⁾ Gaston ASTRE, *Bull. soc. préhist. Languedoc*, n° 4, 1946, p. 15-24.

turels de la roche, ne présentant aucun caractère d'appropriation intentionnelle.

Il est inutile de rappeler l'importance des découvertes du Dr G. Lalanne dans la grotte de Laussel (Dordogne). Une fin prématurée n'avait pas permis à cet excellent préhistorien de faire connaître autre chose que la description des sculptures qu'il avait eu la bonne fortune de mettre au jour. Les notes manuscrites qu'il avait laissées ont permis à M. l'abbé J. Bouyssonie¹ de compléter la description du gisement par celle de son industrie. La stratigraphie de l'abri s'établit ainsi: de haut en bas, sous de faibles traces magdaléniennes et solutréennes, s'étendent sur l'ensemble du gisement la couche aurignacienne, puis un horizon du type de l'abri Audi, Moustérien typique, et vers la base un niveau de Moustérien de tradition acheuléenne. Cette dernière industrie, répandue sur les plateaux et les hautes terrasses de la Corrèze, représente une véritable invasion acheuléomoustérienne, en un temps où la clémence de la température permettait l'établissement de campements en plein air. Le Moustérien typique, au contraire, est contemporain d'une période de refroidissement du climat. La décadence de l'outillage pendant le Moustérien final, autant que l'évolution qui se manifeste témoignent probablement de l'influence des premiers Aurignaciens. Leur industrie, dans le niveau inférieur, est assez rudimentaire: beaucoup d'éclats ne sont que des ébauches, et la pièce la plus caractéristique est une lame qui tend vers le type de Châtelperron. On rencontre également des grattoirs carénés et des burins polyédriques. Semblable à celles d'Aurignac, du Bouillon inférieur, de La Quina Z, des Vachons, de Cro-Magnon et de l'abri Blanchard à Sergeac, l'industrie de la couche moyenne (Aurignacien typique), de qualité excellente, présente une résurgence des formes moustériennes, lames à encoches, lames-grattoirs, grattoirs carénés, pics. Avec l'Aurignacien supérieur, un changement très net se manifeste: la technique périgordienne fait son

apparition, caractérisée par l'habileté de la taille des lames de type périgordien supérieur de La Ferrassie, et par les pointes à soie de la Font-Robert. A Laussel, tous les horizons de l'Aurignacien supérieur sont représentés et amalgamés. Quelques os longs appointés, un andouiller de Renne utilisé, voilà pour l'outillage lithique du Moustérien inférieur; une enclume, faite d'un astragale de Bouf, a été recueillie dans le niveau supérieur. Avec l'Aurignacien inférieur, l'os et l'ivoire sont employés pour la fabrication de pointes losangiques et de lissoirs, auxquels s'ajoutent, pour les couches moyenne et supérieure, des baguettes plates, des spatules, des pointes à base fendue, des poinçons, des gouges, des épingles, des sagaies. Parmi les objets de parure, on compte des dents et des coquillages percés, éléments de colliers. Cette monographie apporte peu de nouveautés à la description des célèbres bas-reliefs. Toutefois, on nous propose de voir dans la figure, précédemment interprétée comme une scène de coït, l'image d'un accouchement. Quelques figures nouvelles sont signalées: tête de Cheval, Hyène, Biche, Oiseau, également traitées en bas-relief. La disposition du sanctuaire est précisée: les bas-reliefs étaient groupés sur un espace restreint, délimité par des éboulis et déterminant une sorte de *cella*. L'un des blocs les plus importants, immobile par destination, face à la paroi de l'abri (Femme à la corne), semblait présider aux cérémonies. Toutes les autres figures, exécutées sur des blocs facilement transportables, étaient groupées vers l'entrée.

La comparaison des industries françaises et palestiniennes permet à M. D. Peyrony² de préciser les positions respectives de l'Aurignacien et du Périgordien: le Périgordien I, pur de tout mélange, se retrouve en Russie méridionale et en Europe centrale, mais en association. En France, il apparaît parfois isolé, comme à Laussel et au Roc-de-Combe-Capelle, ou dans le même horizon que le type Dufour, à Pair-non-Pair et à Bos-del-Ser. Le Périgordien II est jalonné en

(1) Dr G. LALANNE et J. BOUYSSONIE, *Le gisement paléolithique de Laussel. Fouilles du Dr G. Lalanne*, dans *L'Anthropologie*, 50, 1946, p. 1-163 (pagination spéciale).

(2) Une mise au point au sujet du Périgordien et de l'Aurignacien, dans *BSPF*, XLIII, 1946, p. 231-237.

Palestine et en Europe centrale par les gisements de Surene I et, en Crimée, de Krems. De même que dans ces régions, à Pair-non-Pair et à La Ferrassie, il est sous-jacent à l'Aurignacien I. En Périgord, cette même période a été le témoin d'un séisme qui amena l'effondrement des abris Blanchard et Castanet, à Sergeac, et de l'abri Cellier au Ruth¹. A Laugerie-Haute, les témoins de ce tremblement de terre reposent sur le niveau du Périgordien III, contemporain de l'Aurignacien II de Sergeac et du Ruth. L'abri Cellier avait été d'abord occupé par les Moustériens, installés à mi-pente sur la plus large des terrasses. Les Aurignaciens et les Périgordiens avaient préféré la plus haute.

Dans la basse vallée du Rhône, une industrie protosolutréenne à feuilles planes² semble s'être constituée à partir d'un Périgordien, plus ou moins Grimaldien, appliquant à ces pièces une retouche par pression. Dans la grotte d'Oullins (Gard), de même qu'à Soyons (Ardèche), le niveau solutréen offre un mélange de pièces archaïques et de formes plus évoluées. Comme dans la grotte du Pont-du-Gard, l'horizon magdalénien a donné des instruments en bois de Renne du M. IV, et les gravures rappellent celles de couches du M. III de la Dordogne et des Pyrénées. Les horizons les plus anciens du Magdalénien présentent, associés à des formes aurignaciennes caractéristiques, des feuilles de laurier allongées bifaces. Ces découvertes témoignent de la complexité des origines, en Europe, du Solutréen. Cependant dans toute cette région, Ardèche, Haute-Loire, basse vallée de l'Allier (grotte du Chien, près Besse-en-Chandesse, Puy-de-Dôme), il semble que le Périgordien de type grimaldien ait évolué vers le Protosolutréen et, dans les gisements, remplacé les premiers occupants moustériens³. Pour la classification

du Magdalénien, on retiendra les observations faites au Placard et à Badegoule, par D. Peyrony⁴, qui propose d'attribuer à un même faciès industriel les deux couches superposées et caractérisées par des éclats de silex à retouches abruptes, et cela contrairement à l'opinion de M. Breuil qui les attribue au M. I et II. Il serait plus rationnel de les réunir en un seul niveau, le M. I, le M. II étant caractérisé par les triangles scalènes.

Encore inconnue dans l'Est de la France, la seconde période du Magdalénien a été découverte dans la grotte de Farincourt (Haute-Marne). L'industrie osseuse est pauvre; dans l'outillage lithique, les burins et les raclettes dominent⁵. Dans la faune, on relève la présence du Renard bleu. A l'abri de Montcornet, à la sortie de Saint-Martory (Haute-Garonne), un outillage du Magdalénien supérieur était accompagné de gravures, Biche et Bison⁶. Sur la partie abritée de la terrasse, dans le gisement du château des Eyzies⁷, s'étendent des niveaux des M. V, VI et de l'Azilien, où la faune est représentée par le Renne, le Cerf, le Cheval, un Bovidé et le Renard. La station à microlithes du Magdalénien final de La Gouanne⁸ est un habitat temporaire, poste de chasse, situé à l'extrémité méridionale du Gâtinais, à la lisière occidentale de la forêt d'Orléans, sur un coteau dominant le ruisseau du Gué et près des sources du Puisseau. Bien que rares, pendant le Magdalénien, des cachettes d'instruments sont de temps à autres signalées: dans la grotte de Labastide⁹ (Hautes-Pyrénées), à trois cents mètres en avant de la grande figure de Cheval polychrome, dans une fissure de la roche, avait été pratiquée une cachette, dissimulée sous un tas d'argile, contenant des lames de

(1) D. PEYRONY, *Le gisement préhistorique de l'abri Cellier, au Ruth, commune de Tursac (Dordogne)*, *ibid.*, pp. 294-301.

(2) M.-U. MARTIN, *BSPE*, XLIII, 1946, p. 266 sqq.

(3) D. PEYRONY, *Les gisements préhistoriques du bassin supérieur de l'Allier*, dans *Gallia*, IV, 1946, p. 291 sqq.

(4) Du même, *BSPE*, XLIII, 1946, p. 197-198.

(5) R. JOFFRE et abbé P. MOUTON, *BSPE*, XLIII, 1946, p. 91-100.

(6) L. MICHAUT, *BSPE*, XLIII, 1946, p. 26.

(7) D. PEYRONY, *Bull. soc. hist. et archéol., Périgord*, LXXIII, 1946, p. 53-60.

(8) L. FARDET, *BSPE*, XLIII, 1946, p. 165-176.

(9) A. GLORY et R.-G. SIMONNET, *Bull. soc. préhist. Languedoc*, n° 4, 1946, p. 11-15.

silex, dont une, placée en travers, recouvrait les autres.

Les dessins relevés dans l'abri Cellier, au Ruth¹, appartiennent à la première phase de l'Aurignacien. On y retrouve la représentation de vulves, caractéristiques de cette période au pays du Périgord, où ces images ont la même valeur que les figurines de femmes contemporaines. A la même époque appartiennent les peintures ou les gravures de La Baume Latrone, dont M. Louis² donne une description nouvelle, et les gravures relevées par l'abbé Glory³ dans la grotte d'Ebous, entre le bord du plateau cévenol et la vallée du Rhône, en vallée de l'Ardèche. A deux cents mètres de l'entrée, sur les parois, sont gravées des figurines d'animaux, où dominent les images du Bouquetin, puis des Bovidés et enfin des Chevaux, dont quelques-uns sont représentés culbutés sur le dos, la tête en bas, les pattes repliées. Quelques Cerfs et un Hippopotame figurent encore dans ce bestiaire. Dans ses cours au Collège de France, M. H. Breuil⁴ a repris l'étude des peintures de la grotte de Lascaux (Dordogne), qui représentent, au Périgordien et à la fin du premier style des peintures rupestres, un très haut degré d'évolution. Le style autant que la représentation en perspective torquée des ramures et des encornures sont tellement semblables à ce qu'on relève sur les roches peintes de l'Espagne orientale qu'aucun doute ne subsiste sur l'interpénétration de l'un et l'autre groupe, le premier étant la source du second. M. Breuil met également l'accent sur le caractère tempéré de la faune des peintures de Lascaux. Cette constatation vient à l'appui des observations sur l'atténuation des conditions froides du climat pendant le Périgordien. A Solutré, la couche à ossements de Chevaux est placée entre deux niveaux à Rennes. D'autre part, contrairement à presque toutes

les autres grottes, celle de Lascaux est inhabitable en hiver, pendant cette époque où la faune froide des Rennes redescend vers le sud-ouest de la France pour hiverner et remonte vers les glaciers pour la belle saison. Lascaux est une grotte d'été. La grotte du Cheval qui s'ouvre dans le massif jurassique de la Cure, à deux kilomètres au sud d'Arcy-sur-Cure (Yonne)⁵ est à inscrire dans la liste des stations à gravures périgordiennes. Il est à remarquer que le Mammouth est figuré marchant sur ses quatre pattes, de même que le Rhinocéros du galet du Tribolite. La théorie relative aux animaux représentés uniquement en profil absolu est donc inexacte.

Les gravures sur grès, Poisson, silhouette de Renne, tête d'Equidé, recueillies dans le foyer inférieur magdalénien du Puy de Lacan⁶ sont plus anciennes que les images de Bisons précédemment découvertes. A la grotte du Tartre⁷, on signale des modelages en boue pétrie et lissée; dans la grotte de Labastide, d'une plaquette en schiste, portant sur l'une des faces un Cheval gravé, surchargé d'Oiseaux, et sur l'autre face, deux Echassiers et un Oiseau, le bec ouvert⁸; dans la grotte de La Tourasse (Haute-Garonne), d'une plaquette en calcaire avec gravure d'Ours des M. V ou VI, d'un bois de Renne à quadrillages et d'une baguette avec bandes circulaires⁹.

Il y a peu à retirer de l'article de M. H. Rauzy sur l'origine de la musique à l'époque préhistorique¹⁰.

Les découvertes se rapportant au Mésolithique sont peu nombreuses. Dans le bassin d'Arcachon, sur la plage d'Andernos¹¹, une station sous-marine, découverte à marée basse, a donné des silex microlithiques, des pointes de flèches à tranchant transversal, d'autres à pédon-

(1) D. PEYRONY, *Gallia*, IV, 1946, pp. 300-301.

(2) *Cahiers d'hist. et d'archéol.*, 9, 1946, p. 3-10.

(3) A. GLORY, *Bull. soc. préhist. Languedoc*, n° 4, 1946, p. 2; — A. GRENIER, *CRAI*, 1946, p. 389-391.

(4) *Annuaire du Collège de France*, 1946, p. 422.

(5) Du même, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 145-147; — J. BAILLOUD et G. TENDRON, *ibid.*, p. 155-160.

(6) J. BOUYSSONIE, *ibid.*, p. 115-120.

(7) L. MICHAUD, *Bull. soc. préhist. Languedoc*, n° 4, 1946, p. 27-32.

(8) Georges SIMONNET, *ibid.*, p. 6-10.

(9) L. MICHAUD et G. SIMONNET, *ibid.*, 3-5.

(10) A. RAUZY, *ibid.*, p. 5-40.

(11) E. CONSTANTIN, *33^e Rapport de la société suisse de préhist.*, 1942, p. 240-244.

cule et ailerons, ainsi que quelques pointeaux, de tradition sauveterrienne. Sur la rive gauche du Loing, près de Nemours, deux séries de gisements¹ appartiennent les uns au Mésolithique (Saint-Pierre, Chaintréauville), les autres sont peut-être contemporains du Néolithique. Au voisinage du campement mésolithique d'Auffargis, un rendez-vous de chasse a été fouillé aux Rochers. A l'occasion de la publication de ces fouilles, MM. E. Vignard et E. Giraud² attirent l'attention sur le fait qu'aucun contact ne peut être établi entre le Magdalénien et le Tardenoisien le plus ancien. Il est impossible de comparer entre eux les triangles scalènes magdaléniens et ceux du Tardenoisien. Les méthodes de taille sont différentes et, d'après les analyses polliniques, le Tardenoisien français serait plus ancien que le Mésolithique. Au Marlinet, comme à Sauveterre-la-Lémance, une épaisse couche d'éboulis stériles le sépare du Paléolithique supérieur. Au contraire, on constate des analogies nombreuses avec le Capsien. Les Tardenoisien seraient arrivés en France avec un outillage déjà constitué. La nouvelle classification qu'on nous propose admet deux périodes: la plus ancienne comprend trois horizons, Sauveterrien, gisements de l'Île-de-France, et un troisième caractérisé par l'augmentation du nombre des trapèzes dans l'outillage. Le plus récent montre un niveau de trapèzes et de tranchets, parfois en contact avec des flèches à tranchant transversal et, enfin, des pointes de flèches néolithiques. Dans une étude sur les flèches à tranchant transversal, le Dr. A. Cheynier³ propose des conclusions qui ne s'écartent pas sensiblement de celles admises généralement. De nouveaux galets peints aziliens ont été découverts à Rochereine, commune de Grand-Brassac (Dordogne)⁴ et l'on doit à M. L. Mercier⁵ une étude sur la coloration de ces pièces.

(1) M. et R. DAXIL, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 241-244, p. 241-244.

(2) *Ibid.*, p. 84, 248-258.

(3) *Ibid.*, p. 204-221.

(4) L. MERCIER, *Bull. soc. hist. et archéol. Périgord*, LXXIII, 1946, p. 133.

(5) *Ibid.*, p. 133, 135.

III

NÉOLITHIQUE ET ÂGE DU BRONZE

L'Aquitaine a fait l'objet de deux études d'ensemble. La première⁶ traite de la région girondine: au Paléolithique, le peuplement, concentré dans l'estuaire et sur les bords du fleuve, est riche en stations, surtout tardenoisien. Les côtes et les Landes, presque désertes, ne commencent à être occupées qu'au Mésolithique. Au Néolithique, le même contraste reparaît entre les deux rives de la Gironde. Tous ces habitats sont comparables à ceux du pays charentais. Pendant l'âge du Bronze, la région est parcourue par les marchands se rendant d'Espagne en Grande-Bretagne. Basée à la fois sur la géographie et l'archéologie, l'enquête de M^{me} G. Fabre⁷ sur la protohistoire du sud-ouest de la France nous conduit cette fois dans les départements des Hautes-Pyrénées, du Gers et du Lot-et-Garonne. Pendant le Néolithique et l'Énéolithique, dans cette partie de l'Aquitaine, règnent deux civilisations: sur le rebord oriental de la plaine landaise sont installées des populations d'agriculteurs; du Bigorre rayonne une civilisation de caractère pastoral, dont les éléments caractéristiques se raréfient en fonction de leur éloignement de leur point de départ. Il est à noter que la culture du Sud-Ouest dépasse les limites de la Gascogne, dont la frontière est à la ligne forestière de la haute terrasse de la Garonne. Dès l'Énéolithique se manifestent les rapports avec la Péninsule ibérique, par la voie de la Ténarèze, dans les stations de surface qui ne sont que la continuation de celles de la Chalosse et entretiennent également des relations avec le centre du pays (silex du Grand-Pressigny). L'Agenais est alors une zone de transition, alors que les groupes de mégalithes du Bas-Armagnac restent à part. Les gens du Condomois et ceux des tumulus

(6) G. ROUFFIAC, *Bull. soc. préhist. Languedoc*, n° 3, 1946, p. 11-17.

(7) *Gallia*, IV, 1946, p. 1-15. Voir: *ibid.*, I, 1943, p. 43 sqq.

du Plateau de Ger se rattachent à la culture du Sud-Ouest. Il est à remarquer que les éléments de la civilisation du Sud-Est contournent le bassin aquitain sans y descendre, suivant les calcaires des Causses et évitant les mollasses aquitaines. Reposant sur un dépouillement de toutes les publications régionales relatives au département du Loiret, l'ouvrage de l'abbé A. Nouel¹ est un utile répertoire de la préhistoire et de la protohistoire du pays. Il manque cependant une carte et l'auteur est loin d'avoir retiré de son travail tous les renseignements qu'on réclame sur le peuplement du pays à ces époques. Le Gâtinais est particulièrement riche en gisements campigniens; la Beauce possède des mégalithes, des tumulus, des souterrains-refuges, et la découverte de haches en roches étrangères témoigne de relations avec le dehors. Le Val-de-Loire est le chemin suivi par les fondeurs ambulants de l'âge du Bronze, et la Sologne, comme la forêt d'Orléans, sont riches en tumulus. Les régions de Gien et de Pithiviers sont encore mal connues.

Des rapports doivent être établis entre les civilisations des palafittes suisses et les cultures françaises. C'est ainsi que le groupe Cortailod-Michelsberg (Néolithique ancien de Vouga) est une ramification du groupe Seine-Marne-Oise. Au Bronze ancien, à la palafitte d'Arbon, on observe, dans les mobiliers, des rapports avec l'Allemagne d'une part, avec les cultures du Gard et de l'Hérault, d'autre part².

Un excellent exposé des résultats obtenus au Fort-Harrouard (Eure-et-Loir) nous est donné par M. l'abbé Philippe³, pour les deux premières périodes de l'occupation du site, Néolithique et Enéolithique. Sous des niveaux du IV^e siècle après J.-C. et de La Tène III, s'étendent un puissant horizon de l'âge du Bronze, puis deux couches appartenant au début de la civilisation des Métaux et au Néolithique. Après avoir relevé le rebord

extérieur du plateau et rendu les pentes plus abruptes par un remblayage de craie, enlevée à flanc de coteau, et durcie par cuisson, les Néolithiques ont creusé leurs fonds de cabanes, en utilisant fréquemment les cuvettes naturelles, circulaires ou ovales. Les toitures étaient supportées par des poteaux, plantés quelque peu obliquement et calés par des pierres. Au centre de la demeure, sur une épaisse plateforme, circulaire ou ovale, un foyer. L'outillage, en silex local, comporte des grattoirs, des couteaux à bord abattu, des flèches à tranchant transversal. Les haches polies en silex sont rares. La céramique est représentée par des vases à fond oscillant, à parois lisses et mamelons de préhension, des plats à pain, des cuillers et quelques fusaïoles; c'est la poterie des constructeurs de villages fortifiés (Michelsberg et Goldberg) et des palafitteurs, mais enrichie d'éléments nouveaux: figurines en argile en forme de violon (types Troie I et El Garcel), et poteries du type de Chassey. Le Fort-Harrouard II est situé au-dessus du remblayage de craie. Les foyers sont maintenant posés directement sur le sol, à l'intérieur de huttes légères, souvent détruites par l'incendie et reconstruites sur place. Les mobiliers trahissent de nombreux contacts avec l'extérieur: silex du Grand-Pressigny, haches polies, vases à fond conique, bas et lourds de formes, du type de Palmella et d'Er-Lanic, poteries à surface noire et à décor géométrique poinçonné de la civilisation d'Aunjetitz. Les plats à pain tendent à disparaître, alors que les cuillers à manche rond sont plus nombreuses qu'au Fort-Harrouard I. Les pointes de flèches présentent des formes variées et l'une d'elles, en os, est certainement importée.

En Languedoc méditerranéen, on commence à entrevoir les grands traits d'une civilisation de caractère pastoral, qui se développe au début des temps néolithiques⁴. Dans la garrigue, à Fontbouisse, dans la région de Vacquières, des villages mêlent leurs maisons rondes de type méditerranéen à des cabanes à plan rectangulaire et à clayonnages revêtus d'ar-

(1) *Etat des études préhistoriques dans le département du Loiret*, Orléans, Houzé, 1946.

(2) KELLER-TARNUZZER, *Cahiers d'hist. et d'archéol.*, 9, 1946, p. 129-147.

(3) *Bull. soc. normande ét. préhist.*, 34, 1946, p. 72-80.

(4) M. LOUIS, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 82-91; — D. PEYROLLE et M. LOUIS, *Cahiers d'hist. et archéol.*, 9, 1946, p. 225-228.

gile. L'industrie lithique est apparentée au Campignien, pics, tranchets, haches en silex taillé. Elle ignore l'usage de la lame et de ses dérivés. Les pointes de flèches pédonculées et à ailerons sont rares; le type le plus courant est une pointe en forme de feuille de laurier ou de saule. Deux types de sépultures sont simultanément en usage, le dolmen et la ciste, ainsi que deux rites, inhumations dans les mégalithes, incinération dans les caissons. Plutôt qu'une différence de population ou de civilisation, cette dualité représenterait un contraste dans les conditions sociales. Mais les deux groupes sont-ils bien contemporains? On remarque dans le groupe de Vacquières une industrie à lamelles pseudotardenoisienne et une superposition de civilisations différentes et non contemporaines. Des échanges existaient entre les pasteurs de la garrigue et les ateliers de tailleurs de silex de Salenelles. C'est encore à l'élevage du mouton que se rapportent les fonds de cabanes de La Paillère, dans les Monts-Dore¹, sur les pentes de la Banne d'Ordanches. Situées près de sources, à 1.200 mètres d'altitude, ces maisons rondes ou rectangulaires appartiennent à une station de transhumance.

A quelque distance de la grotte du Tartre, l'existence d'un gisement néo ou énéolithique a été reconnue dans les falaises de la Laune². En Bretagne, au Mané-Guégan, au-dessus de Guéméné-sur-Scorff³, un fond de cabane, deux cistes, des haches de bronze et des fondations témoignent d'une occupation du site, depuis le Néolithique jusqu'à l'époque romaine. A Rueil (Seine-et-Oise), dans le nouveau cimetière, le long de la falaise ensoleillée, en bordure de la Seine, on a recueilli des silex néolithiques⁴. A Rouen, sur la terrasse quaternaire qui recouvre la ville haute, dans la région des Ifs et des Champs-Biot (Seine-Inférieure)⁵, à la Cité de Limes,

près de Dieppe⁶, à Chateaurenard (Loiret)⁷, d'importantes traces d'occupation campignienne ont été reconnues. Dans la région de Falaise (Calvados), à Vatout et à la briqueterie d'Ussy, on signale des stations néolithiques⁸. En Champagne et en Franche-Comté, des foyers néolithiques ont été fouillés à la Noue Herland, près d'Ecury-le-Repos (Marne)⁹ et à Romanèche-Thorens (Saône-et-Loire)¹⁰. En Alsace¹¹, pendant l'occupation, les Allemands avaient, dès le mois de juillet 1940, commencé à fouiller: à Hoehnheim-Souffelweyersheim, village de la céramique rubanée; à Aschenheim, dans une carrière de loess, on découvrit, pour la première fois en Alsace, parmi les mobiliers d'une tombe d'adulte, un vase caliciforme à zone. A Kühnheim, plusieurs exemplaires de cette céramique étaient en contact avec des brassards d'archers. Ce sont là les cimetières de ces bandes d'archers vagabonds qui creusaient leurs tombes près des passages du Rhin; hache en bronze à Entenheim; à Boersch, une hache de type lacustre; à Wiversheim, des tessons du Lacustre tardif proviennent probablement d'une station située à une altitude un peu plus élevée¹².

Parmi les mottes de beurre du Grand-Pressigny, certaines d'entre elles, de dimensions modestes, présentent des bords presque parallèles, à double plan de frappe oblique. Ces exceptions représentent-elles bien, comme on nous le suggère une étape dans la succession chronologique de ces fabrications¹³? La fragilité de la belle lame en silex brun, à pointe retouchée en olive et à pédoncule basilaire, découverte à Epy (Creuse) interdit d'y reconnaître un instrument: c'est un objet cérémonial¹⁴.

6) PÉROL, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 71.

7) L. NOUGIER, *ibid.*, p. 72-76.

8) Dr. DORANLO, *Bull. soc. antiq. Normandie*, XLIX, 1942/6, p. 345-348.

9) M. TOUSSAINT, *Gallia*, IV, 1946, p. 307.

10) L. NOUGIER, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 307.

11) P. WERNERT, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1944/6, p. 125-129; -- Dr. ULRICH, *ibid.*, p. 135-147.

12) A. GLORY, *ibid.*, p. 135-136.

13) P. GRÜNEWALD, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 212-214.

14) BOUYSSONIE, *ibid.*, p. 308-312.

(1) M. VAZELLES, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 259.

(2) L. MICHAUT, *Bull. soc. préhist. Languedoc*, n° 2, 1946, p. 27.

(3) Mgr. DE VILLENEUVE, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1943/5, p. 111-113.

(4) SORDES, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 262.

(5) M. DUTEURTRE, *Bull. soc. norm. et. préhist.*, 31, 1946, p. 48-54.

Des agriculteurs de l'âge du Bronze s'étaient installés près de Coin-sous-Salève (Haute-Savoie) au-dessus du hameau des Sources et à 750 mètres d'altitude¹. Deux foyers, séparés par une couche d'éboulis de la montagne contenaient les vestiges d'une faune, où les restes des animaux sauvages: Ours brun, Cerf Elaphe, Chamois et Blaireau, se mêlent à ceux des animaux domestiques: Bœuf, Mouton et Chèvre... Les mobiliers, meules à broyer les céréales, dont les grains ont été également ramassés dans les cendres, aiguilles, poinçons, spirales et pendants d'oreilles, épingle à tête en biseau, anneaux-monnaies en bronze, écuelles et vases en terre grossière, prouvent que l'établissement avait été occupé d'une façon permanente. A la Noue Abdon, près de Bergères-les-Verlus (Marne), trois fonds de cabane de l'âge du Bronze ont été mis au jour².

La Baume Latrone n'est pas seulement un sanctuaire aurignacien, elle contient également un dépôt funéraire néolithique qui a fourni des objets de parure, des céramiques, des haches polies et une lame en cuivre, situé à l'entrée de la grotte et vers le commencement du couloir conduisant aux salles profondes³. Il en est de même à Bèdeilhac (Ariège), où des sépultures néolithiques ont été trouvées dans la butte de l'entrée⁴. Les mégalithes du Causse de Saint-Julien, au Nord de Sérac, sont contemporains de l'Enéolithique II et de la fin du Bronze III⁵. Un inventaire vient d'être dressé pour les mégalithes du Roussillon⁶. Pourquoi vouloir faire de certains de ces dolmens à gravures des pierres à sacrifice des Ibères? En Bretagne, l'allée couverte de Kergüntuel (commune de Trégastel, Côtes-du-Nord) a été mal fouillée par les habitants de la localité⁷. De même qu'à

l'allée couverte de Tressé, des dalles sont ornées de la représentation de seins et, parmi les mobiliers, on a recueilli une bouteille à col, indice de relations avec le Jutland. A Saint-Michel de Carnac⁸, à 80 mètres du grand tumulus, on signale la découverte d'un second tertre funéraire, long de 156 mètres, large de 25. Le monument d'Er-Lanic⁹ formerait deux cromlechs, dont le point d'intersection est à rechercher au centre de la deuxième enceinte. Est-il bien nécessaire d'ajouter de nouveaux arguments à l'interminable discussion sur l'origine des cupules mégalithiques? Ce seraient des marques personnelles aux inhumés, des banes d'essai pour les ateliers de taille du silex¹⁰. Convenons qu'aucune de ces explications n'est satisfaisante. C'est aussi au grand menhir de Loquemariaquer d'être interrogé¹¹. Pourquoi est-il placé sur la côte morbihannaise? Monument de caractère religieux, c'était aussi un repère pour les navigateurs voguant vers les Iles Cassitérides qui, ne l'oublions pas, suivant la théorie chère à la Société polymathique du Morbihan, ne sont autres que les îles et presqu'îles de cette partie de la côte bretonne. J'avoue n'être pas convaincu.

En Basse-Normandie, alors que les matériaux qui ont été utilisés dans la construction de la Pierre Levée, à Sellen-Gouffern (Orne), et de la Pierre du Sarrazin, à Saint-Germain-de-Tallevande (Calvados), ont été recueillis dans le sous-sol de la localité, les granits du grand dolmen de la Pierre-aux-Bigues, à Habloville (Orne) et les dalles de l'allée couverte de Pouquelées, dans la lande de Vauville (Orne), viennent les uns du massif d'Athis, l'autre d'Hennequeville, respectivement à 6 et 2 km. 500 de l'emplacement des mégalithes, indications à joindre à un dossier qui est encore loin d'être complet¹².

J'ai déjà eu l'occasion de signaler la découverte de l'allée couverte de Pinter-

(1) E. CONSTANTIN et A. JAYET, 35^e Ann. de la soc. suisse de préhist., 1944, p. 131-135.

(2) M. TOUSSAINT, Gallia, IV, 1946, p. 302.

(3) M. LOUIS, Cahiers d'hist. et d'archéol., 9, 1946, p. 1 ssq.

(4) Romain ROBERT, BSPF, XLIII, 1946, pp. 322-326.

(5) J. ARNAL et O. et J. TAFFANEL, Cahiers d'hist. et d'archéol., 9, 1946, p. 214-221.

(6) L. DEVAUX, *ibid.*, p. 27-34.

(7) G. GAUDRON, BSPF, XLIII, 1946, p. 301-308.

(8) M. JACQ, Bull. soc. polym. Morbihan, 1943/5, p. 32-33.

(9) HEUDIER, *ibid.*, p. 144-149.

(10) Du même, *ibid.*, p. 53-54.

(11) L. MARSILLE, *ibid.*, p. 3-10.

(12) BIGOT, Bull. soc. antiq. Normandie, XLIX, 1942/5, p. 450-452.

ville (Eure) ¹, située au fond d'un vallon sec, sur la rive droite de l'Eure, à 6 kilomètres de Louviers et qui représente à l'ouest du Fort-Harrouard, un élément avancé de la civilisation du groupe Seine-Oise-Marne. Orientée nord-sud, elle est fermée à l'est et à l'ouest par une ligne de dalles dressées verticalement, doublée à l'est par une seconde rangée, plantée à 0 m. 40 de la première et, à l'extrémité nord-est, par une enceinte à demi-ébauchée. Fermée au nord et au sud, l'allée est divisée en deux parties, la chambre funéraire et le vestibule, par une pierre échancrée en demi-cercle à sa partie supérieure. Le sol est grossièrement dallé de pierres plates, et un foyer a été reconnu. La sépulture renfermait les restes de vingt-neuf adultes et de neuf enfants, allongés dans le sens de la longueur, la tête au Midi. Le mobilier funéraire est pauvre: une urne et les tessons d'un autre vase, cinq poinçons en os, une pointe de trait grossièrement taillée dans un silex, un hausse-col en défenses de sanglier, des éléments de colliers, hachette en pierre verte perforée, grosses perles, rondelles de jais et de nacre, recueillies principalement sur les squelettes d'enfants, avec des offrandes alimentaires (os d'animaux). L'allée n'était pas couverte en dalles, mais par une couche de branchages et de pierres plates, placée au-dessus des corps. La même particularité se retrouve dans les allées couvertes de la région parisienne, à Asnières et à Argenteuil. Ce dernier monument ², fouillé dans la cour de l'usine « Air et Feu », est situé à 170 mètres du cours de la Seine, et dans la même direction que la première allée couverte, découverte à Argenteuil. La toiture de pierres, de branchages et de terre reposait sur de petites murettes latérales en pierres sèches. Au fond, une chambre mégalithique, couverte par une dalle disparue lors de travaux d'aménagement. A l'extrémité opposée, sur les blocs délimitant l'entrée, on croit relever l'ébauche de la divinité funéraire. Le sol était également dallé de pierres plates. Les

mobiliers sont identiques à ceux recueillis dans le premier mégalithe d'Argenteuil, et appartiennent à la fin du Néolithique. On signale la découverte d'un menhir au Chillon (commune de Chazeilles, Indre-et-Loire) ³ et, près de Quincy (Haute-Saône), celle d'une chambre funéraire du Bronze III, dans la grotte de Champadamary ⁴.

Des crânes trépanés ont été recueillis dans un ossuaire de la région de Beaune ⁵, dans le cimetière d'Hœnheim-Souffelweyersheim ⁶ et à Aulnay-aux-Planches (Marne) ⁷. La présence de la marque sincipitale sur deux crânes des Baumes-Chaudes (Lozère) ⁸ oblige à reviser l'opinion que l'on avait de la localisation au Bassin Parisien de cette mutilation. Il s'agit donc d'une coutume plus répandue qu'on ne le supposait.

On s'étonne de trouver, dans une revue sérieuse, des rêveries, pour ne pas employer un autre terme, de la nature de celles qui, à propos des cercles gravés sur les montagnes de la Savoie, nous entretiennent de l'origine chaldéenne des Ligures et de la langue parlée en Europe à l'âge du Bronze ⁹.

L'essai sur la localisation des haches en pierre dans les départements des Hautes et Basses-Alpes et de la Drôme, taillées dans les roches dures locales, le plus souvent originaires du Briançonnais, conduit à des conclusions assez curieuses sur les conditions du peuplement dans ces territoires. Trois groupes peuvent être déterminés: groupe de Vachères, entre les deux vallées parallèles du haut Cavalon et du Largue, affluents de la rive gauche de la Durance; groupe de Reihannette, sur les pentes nord-est du Mont Ventoux; groupe de Chabestain, sur la rive du Buech et en amont de la

(3) G. CORDIER, *ibid.*, p. 143.

(4) J. COLLOT, *ibid.*, p. 238-240.

(5) H. LAMBERT, *ibid.*, p. 201.

(6) Dr H. ULRICH, *Cahiers d'archéol. et d'hist. d'Alsace*, 1946, p. 128-132.

(7) L. PALÈS, *Bull. et mém. soc. anthropologie Paris*, V, 1944, p. 24-41.

(8) Pierrette LACOMBE, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 144-155.

(9) E. VUARNET, *Les anneaux du déluge et les grands cercles gravés sur les montagnes de Savoie*, extr. *Mém. et doc. Acad. Chablaisienne*, XLIII, 1946, 12 p.

(1) R.-V. (R. VAUFREY), *L'Anthropologie*, 50, 1946, p. 579-580.

(2) A. MAUDUIT, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 267-268.

cluse de Sers. Les trois sites étant placés aux limites des anciens diocèses d'Aix, Apt, Carpentras, Die, Gap et Sisteron, il n'est pas douteux qu'ils appartiennent à une région de frontière. Ces récoltes ont été faites, en effet, dans le voisinage de cols faciles à franchir, de vallées dangereusement ouvertes, de cluses faciles à défendre. Mais sont-ce bien là des « arsenaux » ? et comment calculer, d'après le nombre des haches recueillies, le chiffre d'habitants installés dans le pays ? Il n'en reste pas moins que pareille enquête, menée dans d'autres régions, ne manquerait pas d'intérêt pour l'histoire et les modalités de l'occupation. L'avènement de la métallurgie du bronze a bouleversé l'économie politique et sociale des peuples¹. Ce qui importe ce n'est pas l'emploi d'un métal ouvré, mais la découverte d'une métallurgie. Fille du magicien, ayant pris naissance dans un milieu d'expérience, toujours encouragé par l'attente et la préfiguration des résultats, la technique est restée longtemps près des origines. Le premier creuset fut le foyer creux. Avec les progrès de la métallurgie, les peuples avaient à leur disposition des armes autrement efficaces que celles dont ils avaient jusqu'alors disposé, épées, cuirasses, casques, boucliers, et la supériorité de l'armement de certains groupes explique quelques-uns des changements survenus alors dans l'ethnographie de l'Europe. L'âge du Bronze est également celui de l'invention du chariot à roues et de la charrue. C'est aussi le temps où l'on constate de profonds changements dans le caractère du commerce et de l'industrie. Tout ce qui procédait du travail de la pierre, de la poterie, était plus ou moins exécuté dans la maison, dans la famille. La métallurgie qui, pendant longtemps, restera dans l'arcane, est une industrie de spécialistes. C'est là une avancée dans l'histoire économique du monde. Le commerce suit un même rythme. Pour la première fois, et d'une façon régulière, des objets de première nécessité sont couramment objets de commerce. L'approvisionnement en matières premières est une raison de commerce et de déplacements. Les col-

porteurs transportent et remanient le vieux métal; les talayots des Baléares, ces établissements massifs et puissamment protégés, font penser à des factoreries fortifiées, destinées à emmagasiner des richesses faciles à dérober et âprement convoitées. Le commerce de l'étain amène la diffusion des produits égéens dans le monde des Barbares occidentaux; celui de l'ambre fait mieux comprendre la richesse des Pays Baltiques. La généralisation du commerce confère à la civilisation de cette époque une uniformité; mêmes séries de haches, de poignards. Mais cette uniformité est celle d'une culture rayonnant autour d'un ou plusieurs foyers avec une vitesse inégale et dépassant les frontières des peuples. Avec les objets ont voyagé des idées nouvelles: organisation des notions de poids et de mesures, calendrier, système monétaire et mêmes modes vestimentaires¹.

IV

LES AGES DU FER

Les recherches de M^{me} Gabrielle Fabre² sur les civilisations protohistoriques du sud-ouest de la Gaule apportent un ensemble de faits nouveaux et de précisions dont il faudra tenir compte lorsqu'on reprendra l'étude de l'installation des Celtes dans notre pays. L'Aquitaine occupe une place très particulière dans notre archéologie, à partir de l'époque hallstattienne. Son isolement, ses relations constantes avec la Péninsule ibérique, s'expliquent par la géographie. Pendant le premier âge du Fer, à l'exception du Pays de Buch, toutes les stations, tous les cimetières, sont placés sur les rives de la Garonne ou dans les vallées menant vers l'Espagne, centres commerciaux, comme la vallée de la Pique, ou centres miniers. Localisés au sud-est et nord-est, les gisements hallstattiens sont caractérisés par l'homogénéité d'un matériel qui se répartit en deux groupes, l'un contemporain des VII-VI siècles avant J.-C. (Val d'Aran, vallée de la Pique, Garin, montagne d'Espiap,

(1) R. LANTIER, *Métaux et civilisation*, I, 1946, pp. 97-99.

(2) G. FABRE, *Contribution à l'étude du protohistorique du Sud-Ouest de la France (départements des Hautes-Pyrénées, du Gers et du Lot-et-Garonne)*, Gallia, IV, 1946, pp. 1-76.

tumulus de Puyaut, à Mios, et des Gail-lards, à Béganos), l'autre aux VI-V^e siècles (Bordes-sur-Rivière, Bordes-sur-Lèze, plateau de Ger). Cette classification dans le temps a son importance, puisqu'elle permet de rectifier les conclusions d'Henri Hubert au sujet des invasions celtiques dans le Sud-Ouest de la Gaule: l'arrivée des Celtes, dans ces régions, ne s'est pas faite en une seule fois, comme il le pensait, mais en deux vagues, le premier devant être placé au début du premier âge du Fer. Quant aux envahisseurs descendant vers la Péninsule ibérique, ils n'ont pas séjourné, sur ces territoires, mais les ont contournés. Le tableau est très différent au cours du second âge du Fer. Deux groupes de civilisation régnaient alors en Aquitaine: une culture posthallstattienne, à l'intérieur, au long de la traînée glaciaire de Dax aux Corbières, jalonne une route sous-pyrénéenne, desservant des centres salifères et miniers (cimetières d'Avezac, du plateau de Ger, tombes à inhumation de Larresingle et de l'Agenais et du Tayac). Les mobiliers sont identiques à ceux des Landes et des Basses-Pyrénées et ne contiennent aucun objet d'importation aux IV^e et III^e siècles avant notre ère. Il en est autrement, pendant cette même période, dans le Pays de Buch, au Mas d'Agenais, à Razimet, Agen, Saint-Roch de Toulouse, où apparaissent les tumulus à inhumations multiples et les champs d'urnes, les puits creusés dans les oppida, silos et sépultures, les armes et les bijoux de La Tène, les céramiques grecques et ibériques d'importation, laissées par les Nitiobriges dans le pays d'Agen et par les Volques aux environs de Toulouse. Les Celtes des tumulus ont formé le gros de la troupe, mais ils ne sont pas arrivés seuls, leurs bandes étaient composites et ils entraînaient avec eux des éléments appartenant à la civilisation des urnes et à celle de Lusace. Le mouvement a été provoqué par la poussée germanique, qui se manifeste au VI^e siècle sur le cours supérieur du Rhin, et elle s'est exercée en plusieurs directions: Champagne, Belgique, Grande-Bretagne et Gaule du sud-ouest. Ces Celtes ont laissé des traces de leur passage dans les Landes et les Basses-Pyrénées; elles jalonnent les routes du

Somport et du Val-d'Aron, la voie trans-versale pyrénéenne, mais elles évitent la route longeant le littoral atlantique. Les groupes celtiques descendant dans la Péninsule ibérique n'ont pas, comme le croyaient Camille Jullian, Henri Hubert et P. Bosch Gimpera, traversé l'Aquitaine, mais laissé une longue traînée de sépultures du Languedoc à la Catalogne et à la Castille. Alors que la première période posthallstattienne n'est connue, au nord des Pyrénées, que par une épée et une agrafe de ceinturon, les vestiges des deuxième et troisième périodes sont nombreux dans les cimetières du Plateau de Ger, d'Avezac-Prat et de la plaine de l'Agenais. Aux IV^e et III^e siècles, cette civilisation se poursuit sans mélanges jusqu'à la conquête de l'Aquitaine. Les tombes à puits qui cernent la province semblent indiquer une avance des Belges et leur arrêt sur le cours de la Garonne.

Quatre grands chantiers de fouilles retiennent cette année l'attention. Grâce à la diligence des fouilleurs, nous sommes en possession d'une documentation attendue depuis trop longtemps.

À Marseille⁽¹⁾, les destructions opérées, sur l'ordre des Allemands, dans le quartier du Vieux-Port, laissent le champ libre aux recherches archéologiques. Mais dans ce terrain, où presque partout les maisons reposaient sur des caves profondes, à l'exception de l'emplacement des rues, le terrain a été vidé de son contenu antique. Sous la rue Négrel, on a recueilli des tessons corinthiens et attiques des VI^e et V^e siècles. Au pied de la Butte des Moulins, quelques gradins appartiennent à un théâtre du II^e siècle, plutôt que du IV^e, à proximité du port du Lycaon, dont la configuration a été précisée.

Commencées en 1921 par M. J. Formigé, poursuivies par P. de Brun, puis par M. Henri Rolland, les fouilles de *Glanum* (Saint-Rémy-de-Provence, Bouches-du-Rhône) n'avaient encore donné lieu qu'à des publications trop peu pré-

(1) F. BESOTT, *CRAI*, 1946, p. 124; E.-H. DUPRAT, *Le théâtre de Marseille*, dans *La Vérité* (Marseille), 27 sept. 1946; P. BOYANGÉ, *Dans la Marseille antique*, dans *Le Monde*, 12 juin 1947.

cises. Le livre de M. H. Rolland¹ comble très heureusement cette lacune de notre information. Les fouilles ont porté sur l'emplacement d'une rue qui a été déblayée sur une longueur de 600 mètres, et sur les constructions qui la bordent de part et d'autre. Le côté oriental était occupé par des bâtiments publics, thermes, grand édifice, temple ou basilique, on ne peut préciser, portique rectangulaire dont on ne connaît que les substructions, appartenant peut-être au forum, ou l'ayant précédé immédiatement. De l'autre côté de la voie, ce sont des habitations privées, contemporaines de l'époque hellénistique ou romaine, un marché avec boutiques et un sanctuaire de *Bona Dea*, flanqué d'une maison, qui, d'après une inscription, était la demeure des prêtresses. L'histoire monumentale de *Glanum* comporte deux périodes: la première est caractérisée par des constructions de grand et moyen appareil, avec maisons à péristyle de type délien, à deux ou trois portiques. Pendant la seconde époque, on a bâti des maisons à atrium entouré de portiques sur quatre côtés, en *opus incertum*, mais aussi en briques séchées au soleil, sur un soubassement de pierres liées par un mortier de terre. Les sols sont recouverts d'un béton de chaux, avec encastres de petits galets blancs, de plaques et de morceaux de pierres dures filiformes. La mosaïque, qui utilise peut-être déjà des cubes de marbre, fait son apparition. Les tessons indigènes et campaniens recueillis dans ces maisons prouvent qu'elles sont nettement antérieures aux murs en petit appareil régulier et aux piliers de soutènement qui les accompagnent, contemporains de l'époque d'Auguste. Le graffite de *Teucer*², daté de 96 avant J.-C., relevé sur la paroi de l'une de ces demeures, confirme les renseignements chronologiques que donnent les poteries: le développement, à l'époque romaine, de la colonie marseillaise doit être placé entre la fin du II^e siècle et la fin du I^{er} siècle avant notre ère.

Si les ruines de *Glanum* représentent,

en Gaule, le principal témoin d'une ville hellénistique et d'une cité de l'époque républicaine, le site d'Ensérune³ peut être considéré comme l'un des plus importants représentants de la civilisation et du peuplement de la Gaule pré-romaine dans la région sud-est. A un niveau hallstattien de modestes foyers de cabanes, voisinant avec de nombreux silos à provisions, succède un habitat, improprement appelé ibérique, dans lequel les habitations sont adossées à un rempart de type cyclopéen, dressé un peu en contrebas du plateau. La zone habitée est plus concentrée que dans l'habitat hallstattien, et la partie occidentale constitue un réduit fortifié. Mais il ne s'agit pas de transformations apportées par un envahisseur ibérique. M^{me} G. Fabre et moi-même avons exposé ce qu'il faut entendre par cette fameuse invasion ibérique: un raid, et rien de plus et qui n'a laissé que des ruines (premier établissement du Cayla de Mailhac). Les tessons ibériques, recueillis dans cette deuxième bourgade, ont été apportés par le commerce et non par une invasion venue d'au-delà des Pyrénées. Je crois plutôt à une réoccupation d'Ensérune, après le raid ibérique. Rendus prudents par cette aventure, les habitants ont construit leurs nouveaux foyers à l'abri d'une enceinte, pour l'aménagement de laquelle il a fallu, sur le versant septentrional, traverser les épaisses couches de cendres accumulées au cours de l'occupation du premier village. L'existence de ce nouvel établissement ne se prolonge pas au-delà du II^e siècle, et sur ses ruines se construit une troisième bourgade, dans laquelle l'élément celtique joue un rôle prépondérant (épées longues, agrafes de ceinturon et fibules de La Tène II). Les céramiques italiotes, surtout campaniennes, remplacent les coupes et cratères attiques dans les mobiliers domestiques. Tout en utilisant des tronçons du rempart cyclopéen, les habitants construisent alors une nouvelle muraille, sur le flanc nord et un peu en arrière. Au midi, les maisons s'étagent

(1) *Fouilles de Glanum (Saint-Rémy-de-Provence)*, Suppl. à *Gallia*, Paris, de Boccard, 1946, in-4°.

(2) A. GRENIER, *REA*, XLVIII, 1946, p. 297; P. WUILLEUMIER, *ibid.*, p. 272-273.

(3) J. JANNORAY, *CRAI*, 1946, p. 530-547; *Rev. archéol.*, 1946, 2, p. 5-41; *Gallia*, IV, 1946, p. 357-360.

au long de cinq terrasses, aménagées sur la pente. L'agglomération, à l'époque romaine, gagne l'emplacement précédemment occupé par le cimetière (II-1^{er} siècles avant J.-C.). Tout en n'apportant aucune modification dans la disposition de la bourgade, la romanisation se traduit à Ensérune par une recherche de confort. Cependant la maison conserve le plan celtique, souvent sans cour. Il n'y a pas, comme à *Glanum*, de maison à atrium. Le site est abandonné au milieu du 1^{er} siècle de notre ère. Le cimetière était certainement plus étendu que ne le supposait F. Mouret. Situé à l'est du plateau, il est borné à l'ouest par l'enceinte de type cyclopéen. Au nord-ouest, des tombes ont été bouleversées par la construction de maisons au 1^{er} siècle avant l'ère. La campagne de 1945, qui a amené la découverte de soixante nouvelles sépultures, permet de mettre un peu d'ordre et de précision dans l'économie générale de la nécropole. Les incinérations ont été déposées dans de petits *loculi*, comblés, après la mise en place des mobiliers, par les cendres du bûcher et les terres superficielles. Parfois l'emplacement de la tombe est indiqué par un pyramidon anépigraphe, rudement dégrossi. Sur une profondeur de 1 m. 50 à 2 m. 50 sous le sol moderne, les *loculi* s'étagent sur plusieurs niveaux. Aucune indication chronologique n'est donnée par la profondeur à laquelle ont été trouvées les tombes, un exhaussement du sol ayant été provoqué par l'apport de déblais provenant du creusement d'un *vallum*, entourant à l'ouest le cimetière et qui recouvre quelques sépultures. D'autres plus récentes sont encore pratiquées dans son épaisseur. Un premier groupe de *loculi* contient seulement le vase cinéraire, d'importation ibérique, oenochoé, urne, amphore, en terre brune ou rouge, à décor géométrique. Un tesson recouvre le vase, et parfois une coupelle a été déposée sur les cendres. Dans le second groupe, la céramique est plus abondante, cratères et skyphos italiotes, à panse godronnée et décor de feuillages ondulés, originaires de Campanie, urne à panse carénée ou ovoïde, de type marnien, ornée au brunissoir de motifs géométriques, coupes et coupelles italiotes, ayant contenu

des restes de nourriture. Dans l'un et l'autre groupe, des objets de parure, agrafes de ceinturon, fibules, sont placés dans l'ossuaire. Au-dessus, sont disposées les armes, épées de fer et javelots, passées par le feu. Les tombes, contenant des offrandes alimentaires, sont datées par le matériel campanien et ne peuvent être antérieures au III^e siècle avant J.-C. On ne saurait tenir compte de l'argument fourni par la coupe de Meidias pour la datation du cimetière, ce vase étant un objet de luxe, transmis de main en main et longtemps conservé. Les céramiques ibériques ne sont pas antérieures à la seconde moitié du IV^e siècle avant l'ère, et les types andalous sont les plus anciens. Entre 475 et le premier tiers du IV^e siècle, on constate une interruption dans les échanges avec les pays de la Méditerranée orientale, et cette perturbation est la conséquence du raid ibérique. Antérieurement au III^e siècle et à l'arrivée des Volques, les mobiliers funéraires indiquent déjà une civilisation précoce d'Ensérune.

Les fouilles qui se poursuivent à Entremont (Bouches-du-Rhône)¹ précisent les dispositions de l'oppidum des Salyens. A l'intérieur d'un rempart, qui s'élève encore à quatre mètres de hauteur, la ville est divisée en deux secteurs par un mur intérieur: un bas quartier à la pointe du triangle, avec îlots délimités par des murs, abrite des maisons modestes et des installations agricoles; un quartier résidentiel, avec des habitations comprenant une cour à la mode gréco-romaine. Avec des tessons de poterie indigène à tradition hallstattienne à décor incisé voisinent des céramiques d'importation marseillaise et italique, principalement campaniennes, et des monnaies de Marseille. Mais pourquoi parler de civilisation celto-ligure, puisqu'il n'y a pas de Ligures? Le complexe architectural du sanctuaire des héros est en partie dégagé. On y accédait par une voie gravissant la pente de la colline, dont les ornières creusées dans le roc sont encore visibles.

¹ F. BENOT, *CRAI*, 1946, p. 395-408; Ch. PICARD, *Pro Arte*, IV, 1945, p. 310-326; R. LANTIER, *Journal des Savants*, 1946, p. 67-77.

De part et d'autre du chemin, trois fosses circulaires sont creusées dans le sol, puits funéraires, reliquaires des héros. On doit rapprocher de cette découverte celle, faite dans le sanctuaire, de deux grandes urnes en pierre, à bordures filigranées, dérivées d'un prototype métallique (situles de bronze du type de Montefortino), témoignant de contacts précis avec l'Italie septentrionale. De nouveaux fragments de statues ont été mis au jour: trois héros assis les jambes repliées, l'un porte une peau de bête mouchetée et un pectoral, une rapière de La Tène II, accrochée par une boucle au ceinturon; un autre a la poitrine protégée par un pectoral et les reins par un *parazonium*; un fragment de statue équestre est une véritable nouveauté pour l'époque. Deux têtes viriles ont la chevelure disposée en mèches régulières, traitées en forme de virgules et se transformant sur la nuque en une sorte de réseau vermiculé. Une tête de femme porte des pendants d'oreilles en forme de rouelles. Une série de six autres têtes se distingue par une main reposant sur le haut du crâne en un geste rituel; les yeux sont vides ou à demi-fermés. Deux d'entre elles ont des nattes tressées: ce sont là des têtes coupées, ayant appartenu à un trophée ou plutôt à un monument symbolique.

Dans la datation des civilisations celtique et ibérique, on est amené à rajouter sensiblement les dates antérieurement proposées. L'arrivée des Celtes à Ensérune étant contemporaine de la troisième bourgade, les statues d'Entremont ne peuvent être postérieures, au plus tôt au début de cette époque. D'autre part, les études¹ récentes relatives à la sculpture ibérique du Cerros de los Santos, dont certaines statues seraient contemporaines de l'époque romaine, conduit à de semblables conclusions. Il en est de même pour la céramique ibérique du sud-ouest, notamment du groupe d'Elche-Archena, qui ne peut être antérieur à la fin du III^e siècle avant l'ère. Tout nous invite donc à placer ces manifesta-

tions artistiques et industrielles entre 180 et 125 avant J.-C.

Plus que par l'action directe de la Grèce, c'est par l'Etrurie et la Sicile que pénètrent en Gaule méridionale les modes de bâtir et de sculpter la pierre. L'isolement de Marseille explique la rareté des produits helléniques, mais, par contre, la cité phocéenne est partie intégrante de la grande province de civilisation que constitue le bassin occidental de la Méditerranée. On a déjà attiré l'attention² sur la ressemblance des fortifications de la forteresse marseillaise de Saint-Blaise avec les enceintes de la Sicile, aussi bien dans les dispositifs adoptés que dans les procédés de construction (grand appareil, comme à Sélinonte et à Syracuse); joints parfaitement ajustés; mêmes procédés de couronnement et de crénelage des murs; merlons comme à Eryx et à Motyé. Enfin des marques de tâcherons, faites d'une lettre carthaginoise ou grecque, prouvent que les Marseillais firent venir des ouvriers de Sicile. Aussi est-ce avec un réel étonnement qu'on apprend que le sanctuaire de Roquepertuse, les têtes coupées d'Entremont, en un mot toutes les manifestations artistiques provençales du second âge du Fer, ne sont pas autre chose que les productions du Haut Moyen âge. C'est une précieuse qualité que de n'être pas conformiste, mais il est des cas où, puisque nous sommes à Marseille, le septicisme tourne à la « galéjade ». Que M. E.-H. Duprat se rassure, tout cet art n'est ni mérovingien, ni wisigoth, encore moins auvergnat, et s'il veut voir de véritables poteries mérovingiennes, et plus particulièrement wisigothiques, il n'a qu'à aller au Musée Borély. Marseille en regorge³.

Dans les dépôts funéraires des Alpilles (grottes des Chats, au vallon des Perrières)⁴, on constate la superposition du Hallstattien sur l'Enéolithique, d'où il n'est pas interdit de conclure à une pérennité du peuplement, sur lequel se greffent des apports de civilisation in-

(2) H. ROLLAND, *CRAI*, 1946, p. 299-306.

(3) *La Provence dans le Haut Moyen âge*, extr. *Mém. Inst. hist. Provence*, XX, p. 1-30.

(4) H. ROLLAND, *Gallia*, IV, 1946, p. 316-320.

(1) Voir *Archivo español de arqueología*, XI, 1943, p. 1 sqq.; 78 sqq.; 109 sqq.; XV, 1944, p. 153 sqq.; XVIII, 1945, p. 59 sqq.

roduits par les immigrants. Les gorges du Verdon ont fait connaître les témoins d'une civilisation hallstattienne très pauvre, dans un pays d'accès difficile, ayant servi de refuge lors des invasions¹. Dans une ancienne sablière, sur le plateau de l'Escalère, près de Saint-Martory (Haute-Garonne), on a reconnu les traces d'un petit oppidum gaulois². On n'avait pas encore signalé les traces en Roussillon³ des porteurs de la civilisation des champs d'urnes: deux de leurs cimetières viennent d'être découverts à Millas, au lieu dit « Las Canals », et à Reixach, sur la commune de Corbère-les-Cabanes, nouveaux jalons sur la route suivie par les Celtes, lors de leur descente vers la Péninsule ibérique. Deux cimetières hallstattiens ont été fouillés dans le département de l'Hérault. A 20 kilomètres au nord de Montpellier, au pied du pic Saint-Loup⁴, les routiers du clan des Chênes-Verts ont exploré 90 tumulus, contenant, parfois dans des cistes grossières, des inhumations partielles, dont les ossements portent des traces de combustion. De même que dans l'Uzègeois et le Malgoirès, les mobiliers funéraires sont rares et pauvres: une épée, une lance pistilliforme, une bouterolle à ailettes, des anneaux, une tête d'épingle, un rasoir, des pendeloques triangulaires en bronze et quatre en fer, quelques coupes en tôle de bronze. Pas de céramiques d'importation, mais de place en place des amas de tessons grossiers. Certaines sépultures ne contenaient que des offrandes alimentaires, ossements et dents de porc ou de mouton. La rareté du fer, qui ne se rencontre que dans les objets de parure, date ces tumulus de Cazeville du début de l'époque hallstattienne. Quatre tumulus du Hallstatt II ont été fouillés à Foulquier (Hérault)⁵. Le Causse de Carennac (Lot) n'est pas un lieu sacré⁶, mais

un vaste cimetière utilisé depuis le Néolithique jusqu'au second âge du Fer. En Champagne, des champs d'urnes ont été signalés aux Grèves, près d'Aulnay-aux-Planches (Marne)⁷; des fonds de cabanes de La Tène I et II et des puits ou silos de la fin du second âge du Fer ont été fouillés à Clamanges, à la Fourrière (commune de Mairy-sur-Marne). A Bisseuil, dans le lit de la Marne⁸, on a recueilli une hache de fer, ayant conservé une bonne partie de son manche en bois, fait d'une tige coupée au-dessus d'un nœud. L'amorce de la branche portant ce nœud, et formant crosse, a été utilisée pour fixer le fer dans la douille. On a ainsi obtenu un manche naturellement coudé et très résistant.

En Alsace, trois fonds de cabanes, découverts au nord-est de Lampersheim, sur le versant méridional d'un coteau au pied duquel coule le Souffel, appartiennent au Hallstattien moyen⁹. Le tumulus n° 28 de la forêt de Brumath¹⁰ renfermait une sépulture féminine du Hallstattien final, désignée par une stèle. La morte avait été inhumée avec une tunique à manches, serrée à la taille par une ceinture en tôle de bronze, fixée sur un feutrage de fibres végétales grossièrement assemblées et maintenue aux épaules par des fibules. Elle portait des bracelets aux bras et des anneaux aux chevilles. A la même période se rattache la tombe de Ried, à Mussig, près de Sélestat¹¹, dans laquelle reposait un homme, accompagné de cinq vases brisés, de deux fibules à disques sans ressorts et d'un anneau d'oreille en or. Entre les jambes avait été déposé un carquois contenant des flèches à pointes à doubles barbelures, en forme de feuilles de laurier, et à soie plate.

(1) H. LAMBERT et H. STECCHI, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 100-106.

(2) L. MICHAUD, *Bull. soc. préhist. Langue-doc*, n° 4, 1946, p. 28.

(3) L. PONSICH, *Bull. soc. agr., scient. et litt. des Pyr.-Or.*, 62, 1946, p. 68-78.

(4) M. LOUIS, *Cahiers d'hist. et d'archéol.*, 9, 1946, p. 72-80, 157-175.

(5) Dr. J. ARNAL, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 230-231.

(6) P.-H. DELVILLE et R. PIERRON, *Le Causse de Carennac, lieu sacré préhistorique*, extr. *Bull. soc. ét. Lot*, 1945.

(7) M. TOUSSAINT, *Gallia*, IV, 1946, p. 301, 303-308.

(8) P.-M. FAVRET, *Rev. archéol.*, 1945, 2, p. 138-139.

(9) F. HEINTZ, *Cahiers d'archéol. et d'hist. d'Alsace*, 1940/6, p. 137-143.

(10) Dr. H. ULRICH, *ibid.*, p. 151-160.

(11) J.-J. HATT, *ibid.*, p. 160-163.

V

EPOQUE GALLO-ROMAINE

1. *Tracaur militaires*. — Le mémoire de M. G. Matherat¹, sur le problème topographique de la deuxième campagne de César contre les Bellovaques, montre tout ce qu'un fouilleur ingénieux peut extraire du sol pour préciser et vivifier un texte historique. Peigné-Delacourt avait bien soupçonné la solution du problème, mais il était réservé à M. Matherat de découvrir les deux ponts de fascines de Breuil-le-Sec et de Breuil-le-Vert, lancés par César sur les marais de la Brèche, et de localiser d'une façon précise, au Mont de Crène, le *jugum* de la rive droite, et au Mont de Giencourt, celui de la rive gauche. C'est avec une certaine vraisemblance que l'on s'est attaqué au récit de la bataille navale contre les Vénètes, tel que le rapporte César et à l'emploi d'une faux pour couper les cordages des navires². Des précisions ont été apportées au rôle joué par les Nerviens dans les armées romaines; ils servent en Bretagne et en Germanie, dès la fin du I^{er} siècle de notre ère. Au Bas-Empire, des *sagittarii* de cette nation figurent parmi les troupes de Bretagne. Des lètes nerviens sont cantonnés, en Gaule sur le front de mer, à Famars. D'autres contingents prennent part à l'expédition contre Gildon, comte d'Afrique, sous le règne d'Honorius³.

2. *Les Villes*. — Grâce aux études de M. A. Audin⁴, de nouvelles précisions sont apportées à la topographie de la ville gallo-romaine de Lyon. Le *decumanus*, en direction sud-ouest, marque un coude prononcé vers la Porte d'Aquitaine, sous le tracé de la rue Cléberg. Un égout correspond à une voie, large de 7 m. 40 menant au forum et longeant l'actuelle Procure des Franciscains. Le commencement de la rue du Juge de Paix

coïncide avec le tracé d'une voie antique, mettant en communication le réseau des voies coloniales avec le forum, au sommet de Fourvière, probablement bordée de portiques. Sur cette même hauteur, le théâtre et l'odéon étaient reliés par une place. Une longue rue dallée était flanquée d'un grand édifice public, peut-être un temple de Cybèle, occupant l'emplacement de boutiques détruites et qui avaient été décorées de fresques.

La découverte la plus intéressante, faite à Marseille, dans le quartier du Vieux-Port⁵, est celle d'un grand entrepôt portuaire, dans le talus de la rue Caissérie, entre les rues Vivaux et Figuier-de-Cassis. Sur un front de plus de 30 mètres et une largeur de 12 mètres environ, de grandes jarres dessinaient des alignements réguliers, sur l'emplacement de grands magasins où l'on entreposait l'huile, le vin, le blé, au rez-de-chaussée de docks d'époque romaine, surmontés d'un étage, pavés de marbres polychromes et richement décorés de mosaïques et de statues. C'étaient peut-être là les emplacements occupés par les *scholae*, lieux de réunion des corporations. Ce plus ancien témoignage de l'activité maritime et commerciale de Marseille, est presque unique en Gaule, car les entrepôts de Trinquetaille, au port d'Arles, ont disparu. Une semblable découverte a été faite à Narbonne⁶, dans le quartier Rouget de Lisle: sous la rue du Lt-Col. Deyne, s'étendent les ruines d'un grand bâtiment quadrangulaire, à cour centrale, avec galeries et magasins voûtés, desservis par des couloirs, à usage d'entrepôts pour les marchandises. Des monte-charges desservaient les étages.

Les travaux d'édilité et de voirie exécutés dans cette même ville ont apporté de nombreux compléments et des indications nouvelles pour l'établissement du plan de la ville gallo-romaine⁷. Dans la partie septentrionale du boulevard qui longe la voie de chemin de fer, des

¹) *Mém. soc. nat. antiq. de Fr.*, LXXXI, 1944, p. 60-112.

²) Chanoine DAVALAN, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1943/5, p. 10-11.

³) G. DRIOUX, *Les Nerviens dans l'armée romaine*, dans *REA*, XLVIII, 1946, p. 80-90.

⁴) *Comptes-rendus assoc. lyonn. rech. archéol.*, 1946, p. 192.

⁵) P. BOYANCÉ, *Le Monde*, 12 juin 1947.

⁶) *Bull. comm. archéol. Narbonne*, XXI, 1943/3, p. XC, CXXIV-CXXXI; — J. JANNOUAY, *Gallia*, IV, 1946, p. 361-362.

⁷) *Bull. comm. archéol. Narbonne*, XXI, 1943/6, p. CCXXVII; CXCIV; CCH; CCXXII; 56-90.

travaux ont dégagé en 1948, un grand *callum*, orienté est-ouest, et daté par des tessons des III^e-I^{er} siècles avant J.-C., avait été comblé au III^e siècle de notre ère. Un peu plus loin, vers le sud, s'étendent les ruines d'une villa. Sous le cimetière des I^{er}-V^e siècles que traverse cette même artère, trois grandes fosses rectangulaires avaient été pratiquées à travers le sol antique. Dans les couches de remblais, contenant des tessons d'Arezzo et de La Graufesenque, des sépultures avaient été creusées au I^{er} siècle après J.-C. Entre deux de ces fosses, on mit au jour un four gallo-romain, appartenant à l'un des ateliers de ce quartier artisanal. A la même période, remontant peut-être même au I^{er} siècle avant l'ère, se rapportent des tessons, découverts sur l'emplacement de l'ancien Tribunal, à une profondeur de six mètres, sur le sol d'argile et de cailloutis du lit de la rivière. Un quartier extérieur de la cité, le boulevard Condorcet, a été occupé dès le I^{er} siècle de notre ère. Au V^e siècle, un cimetière wisigothique s'étend sur cette partie de la ville. Promenade des Barques, place de l'Hôtel de Ville et rue Jean-Jaurès, on a retrouvé les traces d'un quai bordant la rivière; sous le forum (avenue du Maréchal Foch), celles d'un égout rejoignant le grand collecteur et un tronçon de l'enceinte du V^e siècle de notre ère, qui confirme les hypothèses de l'abbé Sigal sur le tracé de ce rempart.

La localisation du site de *Cularo* prête à la discussion. On nous propose¹ de situer l'établissement sur la rive droite de l'Isère, depuis Saint-Laurent jusqu'à l'éperon qui, en dehors du fort Ribot actuel, plonge dans la rivière. A l'époque romaine, la bourgade indigène se serait étendue sur la rive opposée. La construction par Munatius Plancus d'un pont sur l'Isère et de redoutes sur la rive gauche, aurait eu pour effet de provoquer la création de l'agglomération romaine sur cette rive, qui, à la fin du III^e siècle, est entourée d'une muraille. Un siècle plus tard, le *vicus* est élevé au rang de *civitas*. La ville du pont devient alors la ville de la cathédrale.

(1) *C.-r. Acad. delphinale*, 1946, p. CXXX-II.

Les travaux de déblaiement et de reconstruction d'Orléans² ont amené la découverte de niveaux romains sous les maisons détruites. On a recueilli des céramiques indigènes apparentées à celles du Beuvray et des tessons de Lezoux. A partir du II^e siècle, ceux-ci sont moins nombreux et on ne trouve plus généralement que des objets du IV^e siècle. Les travaux exécutés sur les côtés est et nord de l'enceinte gallo-romaine d'Amiens³ en ont précisé le tracé. Un nouveau tronçon a été retrouvé vers le nord, rue André et rue Henri-IV. A Strasbourg, près de la Préfecture et en face du théâtre, deux nouvelles tours, l'une rectangulaire, l'une semi-circulaire, et une bonne partie du rempart romain ont été mis au jour⁴.

3. *Les monuments*. — A l'Odéon de Lyon⁵, la fosse du rideau, longue de 32 mètres, se terminait par une plate-forme destinée à recevoir la machinerie. L'*hyposcænium* est limité au nord par un mur auquel est adossé un grand escalier. Il est donc impossible de pénétrer de plain-pied sur la scène, qui n'est également pas accessible par les trois portes habituelles. Il s'agit donc d'un odéon et non d'un petit théâtre. A Fréjus⁶, le théâtre romain présente cette particularité d'avoir été construit presque entièrement en bois, sur un soubassement de pierre. L'intervalle compris entre l'extrémité des murs rayonnants et la paroi intérieure de la façade, détermine une galerie ouverte, qui avait été considérée, à tort comme une rue, longeant l'édifice. La colonnade du *frons scaenae* était elle aussi en bois, mais recouvert de stuc. Théâtre et bibliothèque voisine formaient un ensemble monumental, dans le quartier desservi par le *decumanus maximus*, en bordure de jardins ornés de statues, dont un buste de Silène a été retrouvé. A Nîmes⁷, trois rangées de

(2) MARRON, *Bull. soc. archéol. et hist. Orléanais*, XXIV, 1942, p. 238, 242, 249, 258, 265, 270, 272.

(3) VAST et DOUCET, *Bull. antiq. Picardie*, 1946, p. 266-267.

(4) P. WERNERT, *l. l.* (*supra*, p. 261, n. 11).

(5) P. WUILLEUMIER, *C.-r. assoc. lyon. rech. archéol.*, 1946, p. 7-10.

(6) Dr. DONNADIEU, *CRAI*, 1946, p. 330-344.

(7) J. JANNOY, *Gallia*, IV, 1946, p. 361.

gradins d'un théâtre ont été retrouvées sous les terrasses du Jardin de la Fontaine. Le monument appartenait au complexe monumental, encore trop peu étudié, s'étendant sur cette partie de la ville. Il est maintenant possible d'expliquer une particularité de la façade de la Maison Carrée, dont les portes de bronze étaient jadis protégées par des volets de bois, pivotant sur les consoles en saillie de part et d'autre de l'entrée¹.

Si rien ne décèle les constructions du théâtre de Mesnil-Bretonneux, à Bouzyla-Forêt (Loiret), les traces de l'emplacement d'un amphithéâtre sont visibles à Bonnée, sur une terrasse à quelques mètres à l'est de la maison d'école².

Les recherches faites à Poitiers, au Palais de Justice³, infirment définitivement les hypothèses du P. de la Croix, qui situait le capitole de la ville romaine sur la butte servant de base au Palais des Comtes de Poitiers. Les sondages, dans la Salle des Pas-Perdus, ont fait connaître les couches d'incendie du palais mérovingien et l'existence de substructions gallo-romaines, utilisant comme soubassements l'enceinte des III^e-IV^e siècles.

Une prospection des ruines de Cimiez (Alpes-Maritimes)⁴ permet une meilleure interprétation des Arènes: le *podium* ne représente qu'une construction peu importante du I^{er} siècle de notre ère; le *macinianum* est une addition du III^e siècle, en même temps que l'on construisait un vaste établissement thermal, fouillé par les Italiens lors de l'occupation, sans que des résultats nouveaux aient été apportés aux recherches du siècle dernier. Ces découvertes posent la question de la date de nos amphithéâtres. Une nouvelle description des thermes de Bourbon-l'Archambault, dont peu de vestiges subsistent a été donnée⁵. Un tronçon de l'aqueduc de Lillebonne (Seine-Inférieure) a été découvert, dans une prairie, à l'est

de la rue Fontaine-Bruyère, semblant indiquer une légère déviation du tracé vers le nord⁶. Des précisions sont apportées au parcours de l'aqueduc de Genève, entre Annemasse et le Foron⁷.

4. *Occupation territoriale et voies romaines.* — Malgré de très sérieuses difficultés, un nouveau fascicule de la *Forma orbis romani*⁸ a pu être publié pour le département de l'Hérault. Bien qu'on enregistre de nombreux compléments aux précédents répertoires archéologiques de cette région, dans l'ensemble la répartition de la population n'est pas modifiée. Sur les hauteurs qui dominent la côte, coupée d'étangs et de marais, à Montfo, à Saint-Thibéry, à Ensérune, d'importants oppida, marchés et forteresses, n'ont pas survécu à la conquête. Désormais la vie se concentre sur le littoral et les rives de l'étang de Thau. Mais c'est dans la zone fertile de l'intérieur, arrosée par les fleuves côtiers, le Lez, l'Orb et l'Hérault, et traversée par la voie Domitienne, l'ancien chemin d'Hercule, que se concentre la plus grande densité de la population, répartie principalement dans les exploitations rurales. Dans la partie montagneuse du département, le pays est vide d'habitants, à l'exception de quelques îlots le long des routes secondaires, vers le Larzac et le Rouergue. Les villes sont rares. Béziers est le centre politique et économique.

M. M. Toussaint a publié un répertoire du département de la Meuse⁹.

Il est des milieux attractifs et répulsifs. Les soubassements calcaires paraissent, en particulier, aux origines, avoir été favorables au développement de la civilisation du blé. Ce ne furent pas les pays les plus naturellement fertiles qui furent les premiers recherchés, mais bien ceux qui demandaient le moins d'efforts pour leur mise en culture, et

(1) J. FORMIGÉ, *Rev. archéol.*, 1946, 2, p. 42-52.

(2) SOYER, *Bull. soc. archéol. Orléanais*, XXIV, 1944, p. 378-380.

(3) F. EYGUN, *Gallia*, IV, 1946, p. 353-355.

(4) P.-M. DUVAL, *ibid.*, 76-136; Nino LAMBOGLIA, *Rivista di studi liguri*, XI, 1945 extr.

(5) A. BERNARD, *Bull. soc. émul. Bourbonnais*, XLIII, 1940/2, p. 364 sqq.

(6) L. BROGNARD et M. YVART, *Bull. soc. norm. ét. préhist.*, 34, 1946, p. 86-89.

(7) L. BLONDEL, *36^e Ann. soc. suisse préhist.*, 1945, p. 63-64.

(8) Paris, Presses universitaires de France, 1946.

(9) *Répertoire archéologique du département de la Meuse*, Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, 1946.

par la perméabilité de leurs sols, les moins exposés aux pertes de récoltes. Dans la France septentrionale, les plaines et les plateaux calcaires réunissent ces avantages. Les défrichements sont aisés. La Beauce ne possédait pas de forêts et le paysage de steppe qu'elle présente alors, reparait en Champagne et dans la plaine de Caen. Aussi trouve-t-on l'homme installé dans ces pays, dès le Néolithique, sur les franges des plateaux. Au nord de la ligne Châteaudun-Pithiviers, les terrains loessiques remplissent les mêmes conditions et les habitats se succèdent sur les terrasses alluviales de la Seine, de la Marne et de la Somme. Ce sont les vieux pays, en opposition avec les régions aux sous-sols imperméables, sables argileux des Vosges, fosse du Bray, Sologne, argiles franches (Champagne humide et Thiérache), qui ne seront pas défrichés avant le XI^e siècle. Le Perche a ses mégalithes. Sur les sols pentants et les buttes, les Néolithiques se sont installés. Les pentes se prêtaient aux labours. L'activité de l'érosion ouvre la voie à l'agriculture, sur les sols granitiques légers de Bretagne, amendés par les engrais marins. Ce qui subsiste des grands aplanissements du Tertiaire, forêts du Haut-Perche, plateaux tourangeaux, landes du Ruchard, au nord de Chinon, forêt d'Othe, sont terres infertiles. Avant la linguistique et la toponymie, dont on a fait vraiment un usage abusif, avec l'archéologie, l'analyse morphologique est indispensable pour l'intelligence des types de peuplement¹. Dans l'élaboration du paysage français et de l'habitat agricole, deux grandes périodes sont à distinguer: la première couvre les temps qui s'écoulent depuis la troisième moitié du III^e siècle après J.-C. jusqu'aux dernières invasions, la deuxième moitié du X^e siècle, et se place sous le signe de l'économie fermée; la seconde commence avec la fin du XI^e siècle, c'est-à-dire avec la renaissance de l'activité économique et commerciale, la croissance des villes, et dure jusqu'à l'époque des chemins de fer. La première de ces étapes intéresse seule cette chronique. L'insécurité et les troubles ont eu pour conséquence d'augmenter les dimensions moyennes des domaines ruraux dans le bassin parisien. Dans ces

domaines, grands comme des communes, l'insécurité raréfie les échanges commerciaux et rend presque impossible le maintien de la moyenne et de la petite propriété. De même que les vestiges néolithiques, les toponymes issus du nom du propriétaire franc, apparaissent dans les vieux pays, dans les régions les plus anciennement défrichées, sur les limons calcaires. L'art du créateur du domaine a été de savoir choisir le site de sa villa. Il n'est pas impossible que des agglomérations rurales aient subsisté à l'abri du domaine, et les villages actuels peuvent être un héritage de l'Empire et du Haut Moyen âge, mais on manque de renseignements. La multiplication, au cours des temps, des petites fermes qui rongent le domaine, la formation d'une souche de petits locataires, annonce la commune moderne et, dans cet aspect extérieur, ce seront les maisons des petites gens qui donneront la note dominante. Le paysage est différent à l'époque romaine, dans la région provençale, ou sur la route romaine de Marseille, longeant l'étang de Berre, en direction de Saint-Chamas, la station *ad Vicisium*, au XX^e mille, est un centre assez important, s'étendant sur les deux rives de l'Arc, et qui se poursuit à l'époque de Saint-Césaire sous le nom de Notre-Dame-de-Cadrot².

En pays narbonnais, au lieudit «Les Pesquis», au bord de la route de Bages, et à quelques mètres du rivage de l'étang, des pieux de bois, enfoncés dans le sol vaseux et dessinant un angle très ouvert, marquent vraisemblablement l'emplacement du débarcadère de quelque villa, qui avait également utilisé cet endroit comme dépotoir (débris de cuisine et estampille du potier *Silcanus*)³. Des vases et des tessons ont été recueillis, dans une vigne, à Ginestas, sur le chemin de Truillas⁴.

(1) Roger DION, *La part de la géographie et celle de l'histoire dans l'explication de l'habitat rural du Bassin Parisien*. Publie. Soc. géographie Lille, 1946.

(2) F. BENOIT, *REA*, XLVIII, 1946, p. 268.

(3) Ch. ANZEAU, *Bull. comm. archéol. Narbonne*, XXI, 1943/6, p. CXXI-II.

(4) Abbé MALBEC, *ibid.*, p. LXXXVI.

Des précisions sur le caractère de l'occupation des grottes de l'Ariège et de la Haute-Garonne viennent d'être apportées¹; occupées à l'époque de La Tène, elles le seront de nouveau à la fin du III^e siècle et au IV^e. Elles représentent des séjours temporaires et occasionnels, utilisés lors des périodes d'insécurité. Poursuivant ses recherches sur l'occupation antique du Nontronnais, M. P. Barrière² étudie la région, dont Piégut est le centre. Il y a peu de communes qui ne possèdent leurs ruines gallo-romaines et là encore l'exploitation du minerai de fer marche de pair avec l'exploitation agricole. Le pays est habité depuis le Néolithique et en relations de commerce avec la Charente, par les vallées du Bandiat et de la Tardoire, et aussi par les plateaux qui le bordent, bien plus qu'avec le Périgord, dont il est séparé par des obstacles naturels. Reprenant le problème de la localisation du site de *Dortoritum*, le chanoine Davalan³ adopte la solution Vannes. *Dortoritum* serait le gué du Dort, l'actuel ruisseau Rohan. Les vestiges d'une exploitation agricole et d'une agglomération du IV^e siècle ont été retrouvés à Toul-Broh, au Mané-Hurel en Baden⁴ et au Hézo. Au Parc Igoué, un petit sanctuaire était peut-être incliné dans le système de retranchements et de fortins, reconnus autour de Régigny⁵. Un relais, contemporain du règne de Néron, s'élevait sur la voie romaine de Chartres au Mans, au lieu-dit « La Motte », aux limites des départements de l'Eure et de la Sarthe⁶. En Normandie, le site de Saint-Aubin-sur-Mer a été occupé sans interruption depuis le Néolithique jusqu'aux temps mérovingiens⁷, et à Ban-

neville-la-Campagne⁸, aux établissements néolithiques ont succédé des exploitations agricoles gallo-romaines. A Rueil⁹, la même succession est constatée sur l'emplacement du nouveau cimetière. En Champagne, les marais de Saint-Gond étaient bordés d'une suite de fermes gallo-romaines, dont de nouveaux vestiges ont été retrouvés à Athis¹⁰ et à Aulnay-aux-Planches¹¹.

D'assez nombreux travaux sont consacrés aux voies romaines: dans une partie de son tracé, la voie Domitienne aurait passé par Fontfroide et les collines de Sainte-Eugénie (Aude)¹². E. Bonnet¹³ étudie l'itinéraire de la voie d'Aquitaine dans l'Aude, entre Narbonne-Carcassonne-Castelnaudary.

M. Hénault¹⁴ décrit le tracé de la chaussée de Bavai, par Esauspont et Tournay; des précisions sont apportées sur l'itinéraire du « chemin des nourrices », la voie romaine d'Aoste à Saint-Clair¹⁵. La route de Meung-sur-Loire à Chartres est jalonnée de ruines gallo-romaines et de tombes¹⁶, principalement au plateau des Terbies. Cinq réseaux de routes gravitaient autour de Poitiers¹⁷, les uns de caractère local ou provincial, les autres se rattachant à la politique de Rome. Il ne semble pas que l'on puisse faire état de l'itinéraire d'Antonin pour fixer le tracé de la voie romaine Bordeaux-Astorga, dans sa traversée de la Basse-Navarre¹⁸. Le point d'eau de Marloux, sur les bords d'un affluent de l'Orbise, est aussi une station-carrefour placée au croisement de la route de « pied-de-mont » longeant toute la côte bourguignonne, et d'une autre

(1) L. MÉROC, *Cahiers d'hist. et d'archéol.*, 9, 1946, p. 59-71.

(2) Bull. soc. archéol. Périgord, LXXIII, 1946, p. 96-101.

(3) Bull. soc. polyn. Morbihan, 1943/5, p. 1-2.

(4) Cl. BAUDRE, *ibid.*, p. 3-5. Du même, *ibid.*, p.

(5) Abbé MARTIN, *ibid.*, p. 18-19.

(6) DU MESNIL DU BUISSON, *Bull. soc. hist. et archéol. Orne*, LXII, 1943/4, p. 38-40.

(7) Dr. DORANLO, *Bull. soc. antiq. Normandie*, XLIX, 1942/5, p. 445-450.

(8) P. JASMIN, *ibid.*, p. 425-429.

(9) SORDES, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 262.

(10) M. TOUSSAINT, *Gallia*, IV, 1946, p. 301.

(11) *Ibid.*, p. 301.

(12) GAMBARDON, *Bull. comm. archéol. Narbonne*, XXI, 1943/6, p. CXVII-CXVIII.

(13) *Ibid.*, p. CCLVIII-CCLIX.

(14) *Mém. soc. nat. Antiq. Fr.*, LXXXI, 1944, p. 193-204.

(15) *Evocations*, *Bull. mensuel hist. et géogr. Dauphiné*, 1946.

(16) H. GAUTHIER, *Bull. soc. hist. archéol. Orléanais*, XXIV, 1944, p. 491-495.

(17) J. TOURNEUR-AUMONT, *Bull. soc. antiq. Ouest*, 1945, p. 635-644.

(18) H. RICHTER, *Bull. soc. lettres et arts Bayonne*, n° 50, 1945, p. 26.

voie commerciale, reliant le port fluvial de *Cabillonum* au bassin de la Seine et au littoral de la Manche¹. Dans ce même pays de Bourgogne, il arrive que les routes antiques marquent des limites territoriales: la voie Bolène, qui coupe le Forez d'une ligne droite de plus de vingt kilomètres, ne détermine pas seulement des communes, mais de lieue gauloise en lieue gauloise, sur dix points consécutifs, aboutissent d'autres limites communales. Les bornes leugaires auraient servi de bases à une délimitation du terrain. Autour de Roanne, ce sont les milliaires romains qui ont été utilisés². La route est aux origines de Falaise, passage de l'Ante et double carrefour d'où rayonnent des voies de création pré-normande vers les centres voisins. La bourgade mérovingienne de Guibray a peut-être succédé à un établissement plus ancien, autour d'un *fanum*, de là l'origine de la célèbre foire³. Un essai d'identification des stations romaines du Bourbonnais, basé sur les distances fournies par la carte de Peutinger⁴ et la découverte de vestiges romains, postes de vigies⁵, précise quelques points des tracés routiers. Est-il bien exact que la colonne de Saint-Hippolyte de la Salanque ne soit pas un milliaire, mais un monument votif élevé par les habitants de la localité en l'honneur de Constantin, au lendemain de son avènement⁶?

La baisse des eaux de la Loire, à l'automne de 1943, a permis d'étudier les fondements de l'ancien pont d'Orléans. Certains détails de maçonnerie pourraient dater de l'époque romaine, mais la construction a subi de tels remaniements qu'aucune précision n'est possible⁷. On lira avec intérêt le chapitre

que M. H. Cavaillès⁸ consacre aux routes préhistoriques et romaines de la Gaule.

5. *Sépultures*. — Deux articles traitent des types de sépultures dans la Haute-Vienne⁹ et dans la Creuse¹⁰. Des tombes ont été trouvées dans la partie orientale du cimetière de Trinquetaille (III^e-IV^e siècles après J.-C.)¹¹, et dans une vigne à Azille (Aude)¹². A Gonneville-sur-Mer (Calvados), près de l'église¹³, dans les dunes d'Étel (Morbihan) (IV^e siècle)¹⁴, à Brumath (I^{re}-IV^e siècles)¹⁵ et à Königshofen¹⁶. La découverte la plus importante est celle du cimetière de la Maison-Blanche (Puy-de-Dôme)¹⁷, qui appartient au IV^e siècle. Deux cent dix tombes ont été fouillées, quelques-unes indiquées par un tertre ou un poteau de bois. Malgré sa pauvreté, le mobilier funéraire est caractéristique du « Romain tardif »: boucles de ceintures ornées de dauphins affrontés, languettes vasiformes et à cercles ponctués, disques perforés en bois de cerf, à décors géométriques. La céramique domestique est abondante: assiettes, jattes, tasses, pots à panse ovoïde, avec ou sans pied, cruches à anses en terre grise, jaune, rouge, parfois bronzée au mica, vases décorés à la roulette des officines de l'Argonne. La verrerie est représentée par des bouteilles, des bols à dépressions, des verres tronconiques (forme 104) et à pied. Des offrandes, ossements de mouton, de chèvre et de porc, avaient été déposées

(8) *La route française. Son histoire. Sa fonction. Essai de géographie humaine*. Paris, A. Colin, 1946, in-8°.

(9) DELAGE, *Bull. soc. émul. Bourbonnais*, XLIII, 139, extr.

(10) *Ibid.*, p. 5-8.

(11) E.-G. BOUILLON, *BSPF*, XLIII, 1946, p. 108-115.

(12) *Bull. comm. antiq. Narbonne*, XXI, 1943/6, p. CCXII.

(13) *Bull. soc. antiq.* XLIX, 1942/5, pp. 378.

(14) M. JACQ, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1934/5, p. 9.

(15) P. WERNERT, *op. cit.*; A. RUFF, *ibid.*, p. 157-198.

(16) C. SAUER, *ibid.*, p. 199-203.

(17) E. DESFORGES et P.-F. FOURNIER, extr. de *Revue d'Auvergne*, 59, 1945, 23 p., pl. XIX-XXI, fig. 9-17.

(1) P. LEBEL, *Ann. de Bourgogne*, 18, 1946, p. 284-285.

(2) *Ibid.*, p. 141.

(3) Dr. DORANLO, *Bull. soc. antiq. Normandie*, XLIX, 1942/5, p. 99-137.

(4) LITAUDON, *Bull. soc. émul. Bourbonnais*, XLIII, 1940-2, p. 311-217.

(5) M.-L. PRAT, *Bull. soc. Borda*, 1945, p. 29-31.

(6) J. SARRÈTE, *Bull. soc. agr., scient. litt. Pyr.-Or.*, 62, 1944, p. 77-100.

(7) G. CHENESSEAU, *Bull. soc. hist. archéol. Orléanais*, XXIV, 1944, p. 473-477.

dans les poteries. Les monnaies vont de Gratien à Théodose. Il ne semble pas que les inhumés aient été des chrétiens, malgré la présence de signes cruciformes sur certains vases. Le cimetière se rattache à un ensemble de nécropoles, Porte Blanche à Strasbourg, Abbeville, Vermand, Villers-sous-Ercquy, Le Mont-Augé. Il ne semble pas que l'on ait encore prêté une attention suffisante à ces groupes, répandus dans l'Est de la Gaule, principalement. Deux tombes de la même période ont été fouillées au Cotil-Vert, à la limite des communes de Fel et de Bourg-Saint-Léonard¹ et à Saint-Aubin-sur-Mer².

S'appuyant sur un acte du cartulaire de Saint-Victor, daté de 1020, M. E.-H. Duprat³ propose de reconnaître le tombeau de l'empereur Maximien, dans le mausolée signalé par ce document au quartier de Cavillon, à Marseille, encore visible entre 1073 et 1119.

L'ouvrage que M. M.-E. Mariën⁴ consacre aux monuments funéraires gallo-romains d'Arlon, est indispensable pour l'étude du pilier, de la tour et de l'autel funéraires. On y trouvera les éléments d'une chronologie applicable à nos propres monuments.

6. *Arts et Métiers, Industrie et Commerce*. — L'origine des fabrications céramiques de Montans (Tarn) est à rechercher dans celles d'Arezzo, à la fin du 1^{er} siècle avant notre ère. Les potiers de Montans ont été les maîtres de ceux de La Graufesenque et de Lezoux, qui ne tardèrent pas à les supplanter⁵. Mais on oublie que les ateliers de Lezoux existaient au moins depuis La Tène III. Le rôle des potiers de Montans semble devoir se réduire à l'apport de formes et de décors nouveaux. Le Musée de la Reine Bérangère, au Mans, a recueilli un ensemble de tessons gallo-romains, les uns re-

trouvés en vrac au Musée archéologique de la rue des Fossés-Saint-Pierre où ils avaient été apportés du Musée de la Préfecture et du Musée du Théâtre, les autres retrouvés dans les combles des Musées de Tessé et de la Reine Bérangère. En leur assurant un abri que l'on souhaite définitif, P. Cordonnier en a établi le catalogue (6). Tous les fragments de La Graufesenque ou de Lezoux ne sont pas reproduits; c'est un choix qui nous est offert des poteries sans décors, des vases sigillés à reliefs d'applique, à décor à la roulette. Des index réunissent les lieux de provenances, malheureusement trop rares, les estampilles de potiers et les graffiti. Poursuivant son inventaire des objets découverts dans Vichy gallo-romain, le Dr A. Morlet⁷ traite du décor de la céramique plombifère, des formes et décors des vases à reliefs d'applique, de fabrication locale, et des imitations vichyssoises des vases de Lezoux. Vichy aurait eu également des ateliers de fondeurs, et le vase aux lutteurs, dans lequel l'auteur croit, je pense à tort, reconnaître la représentation des travaux d'Hercule, serait une production locale. Les vestiges d'un petit atelier de potier ont été relevés à la Noue Abdon (Marne)⁸. Il serait intéressant de procéder à des analyses des déchets de verre trouvés en divers points de la Thiérache belge, car il semble que les ateliers de la région travaillaient avec ceux de Picardie, à la fin du 5^e et au début du 6^e siècle⁹.

Dans les anciennes mines de Ludres (Meurthe-et-Moselle)¹⁰, on a reconnu l'existence d'une salle de repos et recueilli les ferrures des traîneaux utilisés pour le transport du minerai. Une nouvelle exploitation de minerai et de fonte

(1) Dr MESNIL DU BUISSON, *Revue hist. de l'Armée*, 2, 1946, p. 97-100.

(2) Y. BÉQUIGNON, *Bull. soc. antiq. Normandie*, XLIX, 1942/5, p. 298-299.

(3) *IHP.*, XXI, 1945/6, p. 76-92.

(4) *Les Monuments funéraires de l'Arlon romain*, Ann. Inst. archéol. Luxembourg, LXXVI, 1945.

(5) M. DURAND-LEFEBVRE, *Gallia*, IV, 1946, p. 137-191.

(6) P. CORDONNIER, *Musée de céramique de la Reine Bérangère. Catalogue des poteries gallo-romaines*. Le Mans, 1939-1946; — *Catalogue des poteries gallo-romaines. Erotica*.

(7) Vichy romain, *Décoration de la céramique de Vichy*, dans *Vichy médical*, février, 1946; *Céramique rouge importée*, *ibid.*, nov. 1946; *Vases à reliefs d'applique*, *ibid.*, mai 1946; *Vases aux légendes d'Hercule*, *ibid.*, avril 1946.

(8) M. TOUSSAINT, *Gallia*, IV, 1946, p. 302.

(9) *L'Antiq. class.*, 1946, p. 135.

(10) G. POIROT, *BSPF.*, XLIII, 1946, p. 139.

de fer, du type de celles précédemment signalées à La Milletterie, en forêt de l'Épine, près de Coulambiers et du hameau de Ruffigny, a été découverte à Lacan¹, et un petit centre sidérurgique a été reconnu sur le territoire de Macaunay (Marne)². Une industrie du plomb a laissé des traces à Vaison-la-Romaine, sur lesquelles le chanoine J. Sautel vient d'attirer l'attention³.

Au Musée archéologique de Dijon s'est tenue, à l'automne de 1946, une exposition de la vigne et du vin dans l'archéologie bourguignonne⁴. Un choix judicieux retraçait les diverses phases de l'industrie du vin.

En même temps que les collections reprennent leurs places dans les vitrines, de nouveaux musées s'installent, d'autres développent leur champ d'action. A Aime (Savoie)⁵, l'aménagement d'une collection lapidaire a révélé l'existence de deux inscriptions distinctes, dédiées l'une à Carus, l'autre à Numérien. La date de la questure du premier incite à prolonger la durée de son règne. On ne parle pas assez du Musée de moulages de l'Université de Montpellier, excellent instrument d'étude pour les sarcophages du midi de la Gaule⁶.

Quelques précisions, en attendant une étude plus poussée, ont été apportées sur la découverte d'une statue de Déesse Mère à Saint-Aubin-sur-Mer, dans un puits romain, un peu à l'ouest du lieu-dit Le Castel, lors de travaux effectués par l'armée d'occupation⁷. Assise sur un siège à dossier évidé, elle tient une patère, le bras gauche brisé soutenait une corne d'abondance. La divinité porte un péplos noué aux épaules, retenu par une ceinture, dont l'extrémité, divisée en deux, tombe verticalement. Entre les jambes, l'étoffe dessine de nombreux plis en éventail. Les pieds sont chaussés de sandales très effilées. De l'épaule gauche

retombent deux grands plis qui se séparent et se répartissent symétriquement à droite et à gauche. Un torques à tampons entoure le cou et, sur la tête, repose un diadème très ouvragé, décoré en avant d'une rosace, sur les côtés d'oves et de fleurons. Il enserre une sorte de coiffe dont sortent les cheveux, disposés en bandeaux ondulés. Des mèches retombent en avant et sur les épaules. La déesse est flanquée de deux enfants, dont les têtes manquent. A gauche, un garçonnet s'accroche aux pans du voile, à droite, une fillette tend vers la divinité une petite palère. La statue, du I^{er} siècle de notre ère, est étroitement apparentée à la figure de Déesse Mère de Naix (Meuse).

De réels progrès ont été réalisés quant aux origines de certains types de la statuaire dans la Gaule romaine: l'Hermès de Feurs se rattache aux représentations de l'Hercule assis⁸. Sur l'un des skyphos du trésor d'argenterie de Berthouville, ce n'est pas une scène de magie qui est représentée, mais, ainsi que l'a reconnu K. Schefold, Aratos et la Muse, le colloque du poète astrologue et de son inspiratrice. A la planche XVI de l'ouvrage d'E. Babelon, Aratos apparaît, opérant, un *lituus* à la main, et désignant un globe qu'entoure un zodiaque. Aratos était le fondateur de la poésie astronomique que l'entourage d'Auguste a su ranimer et diffuser⁹.

La présence d'échafaudages, nécessités par les travaux de restauration dans la grande salle des Thermes de Cluny, à Paris, a permis à M. P.-M. Duval¹⁰ d'étudier les curieuses consoles, placées dans les parties hautes de la pièce. Les vaisseaux représentés sont des navires marchands, munis de précinctes. Les armes qu'ils transportent n'ont rien de particulièrement gallo-romain et elles sont disposées, non comme un chargement, mais comme sur une frise de mausolée ou d'arc de triomphe. Ces consoles ont une fonction architecturale, utilitaire, non honorifique. La forme de proue convient parfaitement à une console.

(1) M. DERIBÉRÉ, *Bull. soc. antiq. Ouest.*, 1946, p. 3-4.

(2) M. TOUSSAINT, *Gallia*, IV, 1946, p. 312.

(3) *Latomus*, V, 1946, p. 369-371.

(4) P. LEBEL, *Le Bien Public* (Dijon), 29 sept., 5-6 oct. 1946.

(5) P. WUILLEUMIER, *CRAI*, 1946, p. 193.

(6) A. FLICHE, *ibid.*, p. 583-585.

(7) Y. BÉQUIGNON, *Bull. soc. antiq. Normandie*, XLIX, 1943/5, p. 433-437.

(8) Ch. PICARD, *BCH.*, 1945, p. 253.

(9) Du même, *Rev. archéol.*, 1946, I, p. 226-228.

(10) *CRAI*, 1946, p. 209-217.

mais les armes? Ce sont des symboles en rapport avec les constructeurs de l'édifice, moitié thermes, moitié maison des Nautes parisiens, qui, aux II^e-III^e siècles, assurent la police de leurs transports. Dans leur *schola*, ils ont tenu à afficher, sous une forme durable, leur générosité, évoquant leur puissance et leur richesse, par l'image d'un navire marchand, accompagné des armes portées par ceux qui protégeaient ses voyages. Si cette interprétation n'est pas la vraie, elle en approche de bien près.

A Arles, les statues, trouvées entre la porte de l'Aure et la porte Agnel, qui avaient appartenu à la décoration du théâtre, inspirée du répertoire dramatique, auraient été transportées à la périphérie de la ville à une époque qu'on ne peut préciser¹.

Les objets de parure, de toilette, les vaisselles de bronze et les figurines de métal, recueillies à Vichy, pour certaines fabriquées dans les ateliers locaux, ne sortent pas de la banalité habituelle de ces catégories d'objets².

Une nymphe à la coquille, provenant des ruines du Palais du Miroir, à Vienne (Isère), a été retrouvée dans les collections du Château de Chazoux, près de Mâcon³. Un petit bas-relief de terre cuite, provenant de l'Est de la Gaule, montre sous des arcatures Mercure, Minerve et Apollon, association qui reparait sur des bas-reliefs en grès de la Germanie romaine, au début du III^e siècle de notre ère⁴. A la même période appartient un curieux ornement de miroir en plomb, coulé et ajouré, en forme de roue, avec Jupiter debout au centre, le sceptre dans la main droite, le foudre dans l'autre main, découvert au Perciat (cne du Plessis-Barbaise, Aude)⁵.

Le Musée d'Ensérune conserve une tête de vieillard, trouvée à Nissan, dans une vigne, réplique nouvelle d'une effigie de

Platon, œuvre de Silanion⁶. Une petite statuette d'athlète a été recueillie à la ferme de Cassepot (Vienne)⁷.

7. *Religion*. — La découverte la plus intéressante est celle d'un petit sanctuaire rupestre, mis au jour au cours de l'exploration d'une carrière de marbre, située à la base septentrionale de la montagne d'Arrée, sur la rive gauche de la Garonne, en bordure de la route de Cierp, au lieu-dit « Mahl de las Higuas »; le lieu de culte, enseveli sous les éboulis, était installé sur un front de taille abandonné, à une vingtaine de mètres au-dessus de la vallée et en contre-bas de la carrière romaine Rap. Face au Nord, rompant l'abrupt de la montagne, une paroi de marbre bleuté est en partie couverte de gravures, dix-huit bustes ou têtes de divinités, rudement entaillées dans le rocher. Au-dessous, la partie centrale de la masse rocheuse est creusée, à hauteur d'homme, d'une suite d'alvéoles rectangulaires, à parois verticales, destinées à recevoir de petits autels votifs. D'autres ex-voto avaient été dressés sur des socles, en avant des niches, quatre sont dédiés à un dieu local, *Eriapus*, deux à Silvain, un à une divinité inconnue. La céramique et la verrerie, recueillie sur l'emplacement du sanctuaire permettent de dater l'ensemble de ces découvertes après la fin du I^{er} siècle après J.-C. jusqu'au début du III^e siècle. Au mois de janvier 1947, un éboulement entraîna la disparition de ce curieux lieu de culte et des monuments qu'il abritait.

On s'est trop hâté de publier le beau bas-relief, découvert sur l'emplacement de l'ancien hôpital de Vienne (Isère)⁸. Il ne s'agit pas de la représentation de la création en cette ville du flaminat *juventutis*, mais, comme l'a prouvé M. Ch.

(6) Ch. PICARD, *Rev. archéol.*, 1946, 2, p. 157-159.

(7) EYGUN, *Bull. soc. Antiq. Ouest*, XIX, 1945, p. 357.

(8) B. SAPÈNE, *Autels votifs, atelier de marbrier et sanctuaire gallo-romains, découverts à Saint-Béat (Haute-Garonne)*, Extr. de *Revue de Comminges*, 1946, 47 p.

(9) P. WULLEUMIER, *CRAL*, 1946, p. 192; *C.-r. assoc. lyonn. rech. scientif.*, 1946, p. 2-6; *Bull. mus. Fr.*, XI, 1946, n° 3, p. 29-30; Ch. PICARD, *Rev. archéol.*, 1946, 2, p. 159-162.

(1) Ch. PICARD, *Rev. archéol.*, 1945, 2, p. 138.

(2) Dr. A. MORLET, *Vichy médical*, mars, juillet, août, septembre 1946.

(3) P. WULLEUMIER, *Gallia*, IV, 1946, p. 192-198.

(4) R. LANTIER, *Bull. Musées de Fr.*, XI, déc. 1946, p. 31-32.

(5) P.-M. FAVRET, *ibid.*, XI, 1946, n° 4, p. 27-28.

Picard, d'un fragment ayant appartenu à un ensemble monumental, probablement un côté d'une rampe d'accès à un autel à prothésis, avec emmarchement. Le sacrifice figuré doit avoir été célébré pour un culte phrygien, car il y avait jadis à gauche un arbre d'Attis, où pendait accrochés un *pedum* et non un *lituus*, et où perchait l'oiseau. On voit aussi le bonnet et la flûte du favori de Cybèle. Il est douteux que le relief soit antérieur à l'époque de Claude. Le culte de Cybèle a pénétré également en Savoie, où à Conjux (Haute-Savoie) ¹, dans une chapelle dominant le lac du Bourget, est conservé un autel mérovingien, décoré d'un tympanon, de deux pommes de pin et de deux cymbales sur la face principale; de deux torches croisées et allumées sur l'un des petits côtés, d'une patère à ombilic et à long manche et d'une aiguère sur l'autre côté. Le passage d'auxiliaires balkaniques dans la Gaule orientale explique la présence à Belfort d'un relief du héros-cavalier thrace ². On nous propose d'identifier les géants anguipèdes des colonnes de Jupiter, dans l'Est de la Gaule, aux géants foudroyés par le dieu ³. Au temple du Donon, la découverte de reliefs nouveaux permet de préciser le caractère funéraire du Cerf. Vingt-quatre monuments sont maintenant connus, sur lesquels le dieu porte, comme Hercule, la peau de lion, des fruits, une épée, une lance. L'*ascia* représente l'instrument de bûcheron d'Esus, ou la serpente de Silène. Il est Cernunnos, accompagné d'un cerf. Personnage aux aspects multiformes, ce n'est pas Mercure, mais le dieu national des Celtes ⁴. Ce caractère funéraire reparaît sur l'autel de la place de Lenche, à Marseille ⁵, qui associe le dieu au maillet, accompagné de deux autres divinités, à une figure symbolique, la barque du Styx, conduite par un oiseau, et à

Venelle, au nord d'Aix, un autel à Silvain porte l'image d'un cheval. Les deux idéogrammes ont une valeur religieuse et représentent, de même que le cerf, la transmigration de l'âme vers l'autre tombe. Les deux autels de Tavez et de Capdeuil ⁶ marquent le point extrême atteint en Basse-Provence par le culte de Silvain, dans un pays fortement latinisé depuis le début de l'Empire, où la représentation classique de Silvain devait offrir une certaine résistance à l'absorption totale par le dieu gaulois. Le Silvain nu de Capdeuil laisse entrevoir le particularisme de la Narbonnaise.

8. *Numismatique*. — Des trésors de monnaies ont été découverts dans le parc du château d'Offémont (Oise) ⁷ et à la limite des communes de Soignolles et d'Estrées-la-Campagne (Calvados) ⁸, contemporains de l'époque des Antonins et de la seconde moitié du III^e siècle de notre ère.

Dans un récent ouvrage sur les monnaies frappées en Gaule, M. Grant ⁹ attire l'attention sur le fait que les pièces au crocodile de Nîmes ne datent pas seulement du temps d'Auguste, mais que leur frappe aurait été poursuivie jusque sous le règne de Néron.

Suivant la dégradation lente de l'*antoninianus*, de 215 à 253, P. Le Gentilhomme ¹⁰ établit la possibilité de restituer des courants commerciaux, aussi bien que la marche du processus de décentralisation administrative de l'Empire. Le choix conscient de bonnes espèces dans les trésors monétaires révèle la psychologie des thésauriseurs de jadis et leur réaction devant l'inflation. La différence de poids de cette monnaie entre l'Orient et l'Occident de l'Empire, et cela dès le règne d'Elagabal, témoigne de l'appauvrissement des pays occidentaux par rapport à ceux de l'Est, où la

(1) P. WULLEUMIER, *CRAI*, 1946, p. 192; *REA*, XLVIII, 1946, p. 192.

(2) J. FROMOLS, *Rev. archéol.*, 1946, I, p. 229-231.

(3) D. VAN BERGHEM, *Le culte de Jupiter en Suisse à l'époque gallo-romaine*, 1946.

(4) E. LINCKENHELD, *Mém. soc. nat. antiq. Fr.*, LXXXI, 1944, p. 171-191.

(5) F. BENOIT, *Mém. IHP*, XI, 1945/6, p. 59-75.

(6) Du même, *REA*, XLVIII, 1946, p. 267-270.

(7) M. HÉMERY, *Bull. soc. hist. Compiègne*, XXII, 1944, p. 128-134.

(8) DORANLO, *Bull. soc. antiq. Normandie*, XLIX, 1943/5, p. 348.

(9) *From imperium to auctoritas*, Cambridge, 1946.

(10) *Métaux et civilisation*, I, 1946, p. 113-127.

civilisation urbaine est en plein essor. La dégradation de l'*antoninianus* s'accroît sous les règnes de Trébonien Galle et de Volusien, mais c'est aux temps de Valérien et de Gallien que l'inflation se fait le plus cruellement sentir en Occident, alors que l'Orient, sous le protectorat des princes palmyréniens, réussit, malgré le contre-coup de la dépréciation monétaire, à maintenir l'*antoninianus* à une valeur intrinsèque quatre fois supérieure à celle des espèces semblables frappées à Rome. Pour un temps, Posthume lui aussi émet une monnaie relativement saine, ce qui explique l'adhésion des Gallo-Romains. Mais dès 266, il est dans l'obligation d'aligner sa monnaie sur celle de Gallien. Tétricus poussera encore plus loin l'altération des espèces. L'inflation aura pour conséquence d'engendrer une multitude d'émissions locales d'*antoniniani* de cuivre, sans trace d'argent, monnaies qui ne circuleront que dans les régions voisines de leurs foyers d'émission, et cette pacotille submerge les frappes officielles. L'Empire gaulois, ruiné par l'inflation, se livra à Aurélien, dont la réforme monétaire allait assainir l'*antoninianus*, par une sorte de stabilisation de l'inflation, sans pouvoir cependant résorber l'énorme quantité de mauvaise monnaie, émise à Rome et surtout en Gaule.

VI

TEMPS CHRÉTIENS ET MÉROVINGIENS

Le système défensif romain contre les invasions germaniques était très varié: enceintes urbaines, tours de défenses, telle celle de Dachstein, occupée par des auxiliaires germains et volontairement incendiée lors de l'abandon de l'Alsace par les dernières troupes romaines, sous le règne d'Honorius⁽¹⁾; et aussi établissement de glacis de frontières, comme en Belgique, dans le bassin supérieur de la Haine⁽²⁾, permettant une surveillance effective des voies de communication en direction de Bavai. L'archéologie fait connaître, dans cette région, une absence

totale de vestiges entre la seconde moitié du III^e siècle après J.-C. et le V^e siècle. Le pays a été entièrement vidé de ses habitants et transformé en un véritable désert. Les « personnes déplacées » ne sont pas une invention de la dernière guerre. On connaissait l'existence de pareils *no man's land* au nord du Rhin, dans les Pays-Bas, et en Grande-Bretagne, entre les murs d'Hadrien et d'Antonin.

Il faut bien en revenir de la vieille croyance à un dépeuplement massif de la Gaule lors de la période des grandes invasions, et c'est avec raison que M. E. Salin⁽³⁾ reprend le problème du peuplement des marches de l'Est à cette époque. On sait tout ce que l'archéologie du Haut Moyen âge doit à sa patiente ténacité et à ses remarquables méthodes de travail sur les chantiers et dans les laboratoires. Le tableau qu'il trace, parallèle à celui dressé par H. Zeiss pour les pays situés entre la Seine et l'embouchure de la Loire, montre que la population n'a pas beaucoup changé alors et qu'elle est restée gallo-romaine plus que barbare. Les envahisseurs apparaissent en position de chefs, comme les Celtes de l'époque de La Tène. En Alsace, dans le cimetière de Sainte-Odile, le caractère barbare serait toutefois plus accentué⁽⁴⁾. Des différences très nettes se manifestent dans les mobiliers funéraires des cimetières français et suisses⁽⁵⁾. Les plaques de ceinturons de type burgonde, si nombreuses entre les lacs Léman et de Neuchâtel, ne se retrouvent plus que sporadiquement au delà de la frontière helvétique. Dans le seul département de la Haute-Savoie, où 317 communes ont donné des tombes, probablement burgondes, le cimetière de La Balme, seul, contenait des mobiliers riches et importants. Pareille pauvreté ne peut s'expliquer que par celle de la population. L'importance des cimetières suisses, en dehors de toute agglomération urbaine, correspond à des domaines ruraux groupant un certain nombre de familles⁽⁶⁾.

(3) *CRAI*, 1945, p. 493-504.

(4) P. WERNERT, *l. l.*

(5) P. BOUFFARD, *Nécropoles burgondes de la Suisse. Cahiers de préhist. et d'archéol.*, I, p. 84.

(6) P. WUILLEUMIER, *REA*, XLVIII, 1946, p. 93-100.

(1) R. FORRER, *Cahiers d'archéol. et d'hist. d'Alsace*, 1940/6, p. 205-220; cf. *Gallia*, III, 1944, p. 266.

(2) G. FAIDER-FEYTMANS, *Latomus*, V, 1946, p. 47-66.

Peu de découvertes nouvelles sont à enregistrer: une épitaphe de Chavanez, près de Pont-de-Chizy, datée de 607 de notre ère, offre un texte ressemblant au *Confiteor*, dont la première mention n'apparaissait pas avant le VIII^e siècle. On serait alors amené à rajeunir cette prose d'un siècle environ. A Chéré-en-Montreuil, dans un champ en bordure de la route Chéré-Fizes, trois sarcophages en calcaire local ont été mis au jour¹. A Vouillé, une canalisation en bois de chêne amenait l'eau potable², longeant l'Auxonne. Quelques fragments lapidaires sont signalés à Châteauneuf-sur-Loire³. La découverte de sarcophages dans le parc du château de Ranville (Calvados)⁴ est à rapprocher de celles faites à Beuville et dans le potager de la ferme des Hamel, soit trois cimetières situés à cinq cents mètres les uns des autres, sur un éperon dominant le cours du Dan. Sur la route de Lyons-la-Forêt à Gournay, à trois kilomètres de Lyons, un certain nombre d'objets appartiennent à un cimetière détruit au cours de l'exploitation d'une marnière⁵. On signale de nouvelles tombes à Louviers, au centre de la ville, place de la Halle, sur l'emplacement du cimetière mérovingien découvert en 1851⁶.

On trouvera dans une publication consacrée à l'archéologie des Vikings⁷, un inventaire descriptif des trouvailles françaises de cette période.

L'intérêt se concentre sur les fouilles faites à Narbonne, autour et dans l'église Saint-Paul⁸, qui ont amené la découverte d'un cimetière du IV^e siècle, autour du chevet et sous les dallages du chœur,

du déambulatoire et du transept. Les sarcophages alternent avec des tombes bâties ou en tuiles. Des ruines de constructions prouvent l'existence de villas et de mausolées dans ce quartier de la cité. Pendant le V^e siècle, les ateliers arlésiens fournissent des sarcophages, et aussi les marbriers pyrénéens. Les sarcophages sont profondément enfouis dans le sol et cette mesure, provoquée par la crainte des invasions wisigothiques, amène la destruction des mosaïques décorant les mausolées des temps précédents. L'un des sarcophages offre un bon exemple de l'adaptation de motifs païens aux croyances nouvelles. On discute sur l'identification de la construction principale, mausolée, ou petite église chrétienne du III^e siècle de notre ère⁹.

On s'est peu occupé encore de l'architecture religieuse en Bretagne, au début du christianisme. M. R. Couffon¹⁰ traite des constructions religieuses de la province du V^e au X^e siècle. A côté de monuments prolongeant les modes gallo-romains de bâtir, chapelle Sainte-Agathe à Lanigou, salle de bains transformée en baptistère, Saint-Julien-de-Concelles, on trouve des constructions maintenant les traditions en usage en Ecosse, dans le Pays de Galles et en Cornouailles: cellules en pierres en forme de ruches du monastère de l'île Mandez, de «gazons» au moustier de l'île d'Onessant. Les premières cathédrales de Saint-Brieuc et de Tréguier étaient couvertes en bois.

Une très importante contribution est apportée par MM. E. Salin et A. France-Lanord¹¹ à l'industrie sidérurgique de la période des grandes invasions. L'armement décèle un retour aux conceptions du second âge du Fer, épées longues et flexibles pour frapper de taille, très différentes de l'épée romaine courte et rigide, pour frapper d'estoc. La perfection du travail et la juxtaposition d'aciers de nuances différentes, marquent un très grand progrès sur les procédés des forgerons de La Tène. Ces perfectionnements sont imputables aux Varènes, descendus pendant cette même période

(1) *Bull. soc. antiq. Ouest*, 1945, p. 654.

(2) *Ibid.*, t. 14, 1946, p. 57-58; XIII, 1945, p. 604.

(3) *Bull. soc. hist. archéol. Orléanais*, 24, 1943, p. 369.

(4) Abbé ALIX, *Bull. soc. antiq. Normandie*, XLIX, 1942/5, p. 377-378.

(5) M.-A. DOLFUS, *Bull. soc. norm. ét. pré-historique*, 34, 1946, p. 93-97.

(6) M. THIBOUT, *ibid.*, p. 97-99.

(7) H. SHETELIG, *Viking antiquities in Great Britain and Ireland*, t. IV, p. 125-131, Oslo, 1940.

(8) JANNORAY, *Gallia*, IV, 1946, p. 360-361; JOUCLA, *Bull. comm. archéol. Narbonne*, XXI, 1946, p. CCXXXI-CCXLII.

(9) Ph. HÉLÉNA, *ibid.*, p. CCXLII-CCLI.

(10) *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Bretagne*, 1946.

(11) *CRAI*, 1946, p. 586-595.

de Scandinavie, où, par la voie septentrionale, ont pénétré les aciers damassés d'Orient, dans une région où abondent les minerais les plus purs d'Europe et où travaillaient les plus habiles métallurgistes.

L'examen des tissus conservés dans le reliquaire de Saint Césaire d'Arles apporte de nouvelles preuves des relations commerciales de l'Orient avec la Méditerranée, relations qui n'ont été interrompues ni par la chute de l'Empire romain, ni par l'Islam. Arles, au ix^e siècle, est encore un entrepôt des produits orientaux. Des relations existaient entre l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et les chrétientés d'Orient. Des Provençaux

se rendent en pèlerinage en Egypte, comme en témoignent les ampoules de Saint Ménas (eulogies) rapportées par eux du monastère de Mariout jusque dans la basse vallée du Rhône¹.

Raymond LANTIER.

Musée des Antiquités Nationales,

15 novembre 1947.

(1) F. BENOIT, *Cahiers archéologiques*, I, 1945, p. 51-62.